

La fugue d'ozone

BONI

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

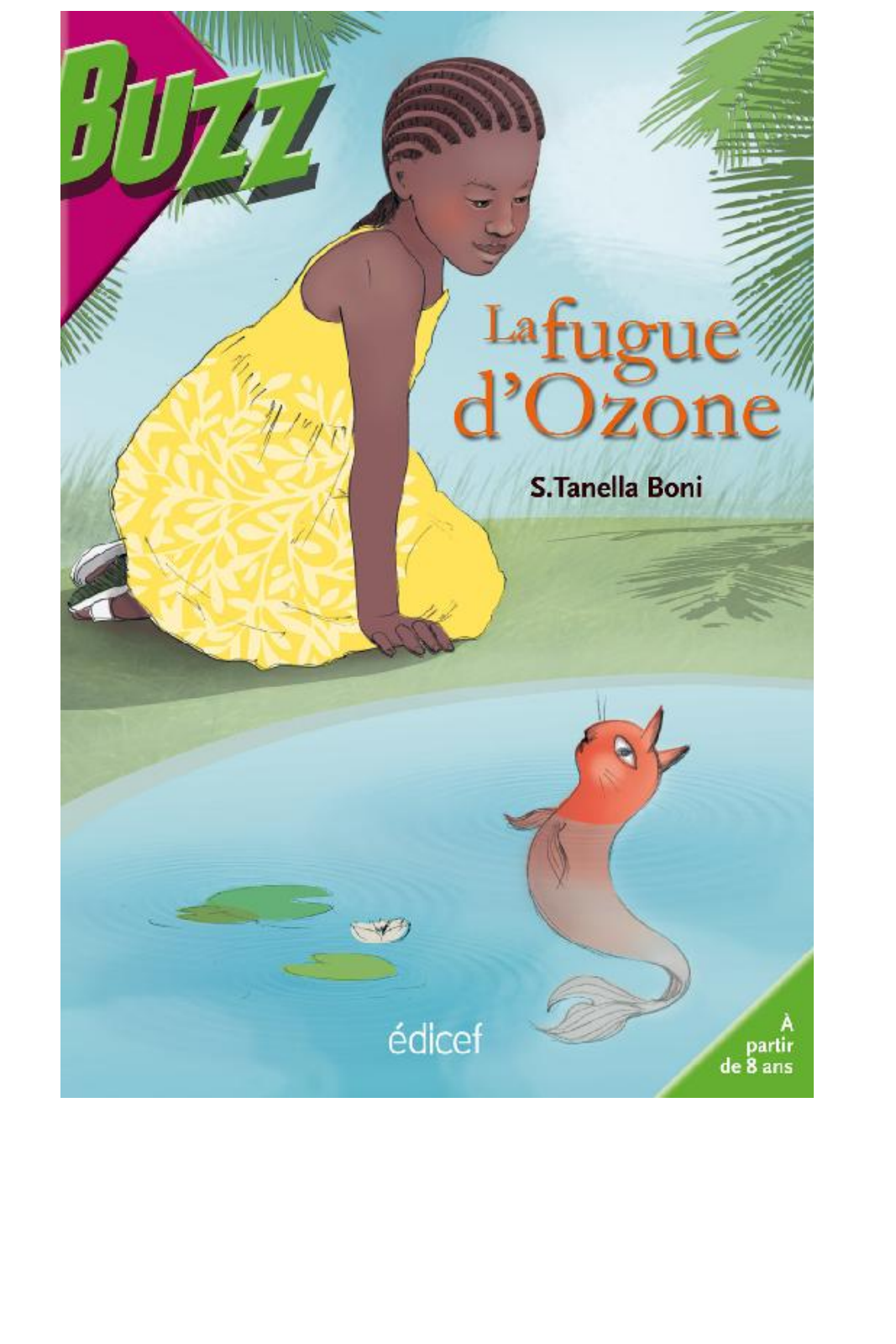
BUZZ

La fugue d'Ozone

S.Tanella Boni

édicef

À
partir
de 8 ans

The book cover features a young girl with dark skin and her hair in small braids, wearing a yellow dress with a white floral pattern. She is kneeling on a grassy bank, looking down at a small pond. In the pond, a red fox-like creature with a long, flowing tail is emerging from the water. The background includes palm trees and a bright sky. The word 'BUZZ' is written in large, green, stylized letters in the top left corner.

BUZZ

La fugue d'Ozone

S.Tanella Boni

édicef

À
partir
de 8 ans

Tanella Boni

La Fugue d'Ozone

édicef

MACHETTIF L.MBF INTERNATIONAL

Conception de la mise en pages : Courant d'idées
Réalisation de la mise en pages : **Nord Compo**

Illustration de la couverture : © Lidia Kostanek/
Agence Marie Bastille

© NEA/ÉDICEF, 1992.

© ÉDICEF, 2011, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-7531-0631-4

Dans la même collection

Le bonnet du Sorcier

Le Gandoul bleu

La poupée

La source interdite

Une vie d'éléphant

Les Saï-Saï et le bateau fantôme

Une enquête des Saï-Saï :

Mystère à l'école de foot

Dans la cour des grands

Entre deux mondes

Un enfant comme les autres

Rapt à Bamako

Tanella Boni est née à Abidjan, en Côte d'Ivoire. Elle a fait des études de philosophie. Docteure d'État en Lettres et Sciences humaines de l'université de Paris IV-Sorbonne, elle est professeure des Universités. Poète, romancière et essayiste, sa vraie passion c'est l'écriture.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de Copyright

Table des matières

1. Tout ce qui me passe par la tête
2. Histoire d'Ozone
3. Le vieillard du village lacustre
4. Le testament
5. La barbe coupée en sept
6. L'île aux cailloux blancs
7. Au royaume de la Salamandre
8. Un marché pas comme les autres
9. Le labo de l'Homme à lunettes
10. Épilogue

Tout ce qui me passe par la tête

Ce jeudi-là, N'klazi qui a l'air toujours si malin, est sorti en claquant violemment la porte de la chambre où j'étais couchée, pouvant à peine me lever. Maman, qui, tous les jeudis, s'affairait à la cuisine, en entendant ce fracas auquel elle n'arrivait pas, depuis le temps, à s'habituer, fit son apparition avec son torchon à la main. Elle s'est assise, inquiète, près de moi.

– Ça va mieux maintenant ?

– Je me sens très fatiguée, j'ai mal à la tête, je ne peux pas me lever, je...

J'ai voulu allonger la liste de mes maux mais elle m'a coupé la parole :

– Ça passera, tu es déjà réveillée, tu as beaucoup dormi et je suis sûre que tu as fait de beaux rêves ! Tu pourrais même raconter à ton petit frère ce que tu as vu. Comme ça, il te collera la paix !

– Je n'ai pas envie de parler de ça... même pas à toi !

– Dans ce cas, je te laisse te reposer. Je vois que tu t'es querellée avec lui dès ton réveil !

Lui ? Oui, lui comme d'habitude. Le bébé par-ci, le bébé par-là. Lui, mon petit frère, ce grand garçon qui se prend pour le roi de cette maison ! Moi, si j'étais sa mère, je crois qu'il recevrait de bonnes corrections de temps en temps, des punitions dont il se souviendrait toute sa vie.

Domage, oui, vraiment domage que je ne sois pas sa mère, pensai-je, pendant que maman, au lieu de sortir de la chambre, s'asseyait à mon chevet comme si elle venait de découvrir quelque chose. J'allais lui tourner le dos et m'enfoncer dans mon drap quand elle a allongé le bras et tiré le cahier sur lequel j'étais assise. Elle l'a ouvert à la première page :

« Puisque PERSONNE n'écoute ce qui m'intéresse vraiment dans la vie, je décide aujourd'hui 17 janvier de commencer à écrire Tout Ce Qui Me Passe Par La Tête. À commencer par le commencement.

Raconter ce voyage EXTRAORDINAIRE sans oublier un seul d... »

Évidemment, je n'ai pas eu le temps de terminer ma phrase. Maman l'a achevée à haute voix, elle est restée pensive un moment, puis :

– Décidément, dans cette famille, on adore les histoires qui commencent toujours de la même façon !

– Qu'est-ce que tu veux dire ? fis-je en me couvrant à moitié la tête.

– Les TCQMPPLT, je les adorais quand j'étais petite. Tu peux te couvrir la tête si tu veux, je pourrai toujours t'en raconter une ! J'ai encore de la mémoire, tu sais.

Je croyais qu'elle allait se lever, aller à la cuisine. Mais c'était mal la connaître. Elle adorait les histoires et ne manquait aucune occasion d'en raconter. Et surtout elle avait cette fâcheuse habitude de conter mille fois les mêmes histoires. Toutes les mamans doivent être comme ça, je suppose. Peut-être que je serai comme ça, moi aussi, lorsque j'aurai l'air d'une grand-mère. Bref. Voilà, j'étais sûre qu'elle me raconterait encore une de ses histoires préférées, mais laquelle ?

Elle se mit à commenter les cinq lignes que j'avais écrites :

– T'as raison. N'oublie jamais aucun détail quand tu raconteras ça à PERSONNE.

Et, je ne sais pourquoi, elle insista sur ce mot. Elle continua :

– T'en fais pas, je sais exactement ce que tu penses de mes histoires à moi. Et toi, de quoi tu te plains alors ? Ton frère a bien raison de te rire au nez, pas vrai ?

Je lui ai tourné le dos mais elle s'est adossée contre le mur. Et voilà, c'était reparti pour la énième fois. Mais, cette fois-ci, j'avais l'impression d'entendre pour la première fois de ma vie maman me raconter une histoire. Celle-ci ressemblait à un collier formé de perles multicolores, de toutes tailles, qui s'emboîtaient les unes dans les autres comme un cartable à mille poches. Alors j'ai noté tous les détails et je crois que j'en ai fait le premier chapitre de ma fugue¹ EXTRAORDINAIRE.



– Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé un jour, quand j'avais ton âge ou à quelque chose près, dit-elle comme pour me mettre l'eau à la bouche et me forcer à écouter ce qu'elle allait me raconter. Je suis allée me planter au bord de la grand-route. J'attendais l'occasion qui me

mènerait vers le vrai village, où on fait de la vraie pêche à la ligne.

– Pourquoi ? demandai-je en écarquillant les yeux.

Maman parlait lentement, très lentement et ses phrases se détachaient les unes des autres. Elle voulait, dès le début, me transporter dans un monde où on ne se presse jamais.

– Ah ! je vois que tu te tournes quand même vers moi et que, apparemment, ta fièvre s'est envolée...

Alors j'ai écouté le conte où maman était l'héroïne d'un merveilleux voyage, dans un endroit plein de verdure. Ce n'était pas une île déserte, loin de là. Et, je crois que j'ai bien envie de raconter à PERSONNE (puisque je ne sais plus à qui) ce que j'en ai retenu.

Je me demande encore aujourd'hui pourquoi les maîtres et les maîtresses d'école oublient souvent qu'ils ont été, eux aussi, des enfants. Si j'étais maîtresse d'école ou prof au collège, je ne poserais jamais ce genre de questions BÊTES à mes élèves : « Raconter vos souvenirs de vacances. » Et si on ne prend jamais de vacances même pendant le temps qu'on nomme « vacances » ? Et si on ne sait même pas ce que c'est ? Et si on n'a pas bougé de sa maison ? Est-ce qu'on aura le temps d'imaginer une histoire à raconter ? Tu vois, ce n'est pas si facile.

Moi, je pensais encore à cette fameuse rédaction où j'avais imaginé une pêche à la ligne près d'un village. Je voulais chasser ce maudit devoir de ma tête mais je n'y arrivais pas encore. Alors j'avais décidé, sur un coup de tête, d'aller jusqu'au village de grand-mère. Les vacances de Noël avaient pris fin et je n'avais pas envie d'attendre quatre mois pour mettre mon plan à exécution. Je m'étais dit : j'irai quand même au village et en rapporterai mille et un souvenirs.

La grand-route passait devant l'école et PERSONNE ne semblait faire attention à moi. C'était la première fois que je faisais l'école buissonnière et je ne savais pas comment m'y prendre. Je voulais aller à la gare mais au bout d'une minute, je me suis ravisée². QUELQU'UN aurait pu m'apercevoir m'éloignant de l'école. Jamais, au grand jamais, je n'aurais aimé être traînée avec un zéro de conduite devant le surveillant principal, ce monsieur qui m'énervait tant. Mais, comme j'avais décidé, je m'étais dit : pour rien au monde je ne ferai demi-tour. Je voulais m'en aller, et puis c'est tout.

Je me suis emparée de mon cartable à la récré. Je prenais ainsi beaucoup de risques. Heureusement, PERSONNE n'avait fait attention. Je me suis éclipsée en douce pendant que mes camarades allaient s'acheter un goûter : des beignets, des bananes frites, des cacahuètes enrobées de sucre, des sorbets et toutes sortes de friandises qui nous

permettaient de passer un quart d'heure agréable après les mauvaises notes de la matinée. Ça pouvait être aussi un régal après quelques bons points. J'avais fait semblant de les suivre, puis je suis restée dehors, à attendre que la cloche sonne. J'ai pu me cacher derrière un arbre jusqu'à ce que toutes les classes soient rentrées. Alors j'ai soulevé mon cartable, je l'ai placé sur mon épaule droite afin que PERSONNE, de la cour de l'école, ne puisse me reconnaître.

On vit une fille passer là-bas, près de la route, on ne vit point sa tête, et PERSONNE n'aurait pu imaginer que c'était moi, celle qui n'avait pas d'amis. Intérieurement, je jubilais³. Sortir de la classe à dix heures, sur un COUP DE TÊTE, c'était un exploit⁴. Et j'avais envie de chanter. Mais il fallait faire vite afin que PERSONNE ne puisse retrouver ma trace.

J'ai hâté le pas jusqu'à la librairie du quartier. J'ai acheté un carnet répertoire de couleur VERT-FEUILLE. Je l'ai OUVERT et j'ai admiré les cent pages BLANCHES, les spirales, les lettres qui se suivaient à la queue leu leu. Je l'ai refermé et je l'ai placé dans la petite poche de mon cartable. Maintenant que j'étais loin de l'école, j'avais ralenti le pas. Fière de moi, j'étais presque arrivée à la gare routière.

Il y avait FOULE à la gare routière. Les GRANDES PERSONNES me dévisageaient, me reprochant sans doute de flâner⁵ dehors, à cette heure-là, pendant que les enfants de mon âge avaient le dos courbé sur leurs livres et leurs cahiers. J'évitais ces regards. J'avais les yeux fixés sur la route à traverser. À droite, à gauche, le coup d'œil comme on me l'a appris. Un brouhaha⁶ auquel je n'étais pas très habituée parvenait jusqu'à moi. La place de la gare était très animée. On criait, on gesticulait, on se pressait. Les apprentis s'affairaient autour des véhicules qui n'avaient pas de freins. Ils avaient des pierres et des morceaux de bois à portée de la main qu'ils plaçaient sous les roues. J'ai compris que le chauffeur conduisait et l'apprenti avait pour tâche d'arrêter le véhicule. J'avais envie de noter ce détail dans le carnet, de quoi en mettre plein la vue à mon prof de français dans ma prochaine rédaction.

Car (je reviens en arrière pour que tu comprennes un peu pourquoi j'ai décidé de PARTIR) les paroles de Mme Dadjan, étaient toujours là, je les entendais encore puisque cela datait de la veille. Je savais que je ne les oublierais jamais :

– Ça alors, qu'est-ce que c'est que ces enfants qui n'apprennent jamais RIEN dehors ? C'est comme ça que tu imagines la vie dans un village ?

DEHORS. Dans un village. Je pensai que la prof devait être un peu

fêlée⁷ parce que ces deux idées ne vont pas ensemble, c'est sûr. Le village, il faut pouvoir y arriver et prendre part à la vie quotidienne quand on habite à la ville. DEHORS, ah oui ! DEHORS, j'aimerais bien y aller tous les jours au lieu de m'enfermer comme ça, dans cette classe... Alors j'ai décidé de quitter la classe et tous les livres, les parents, les profs, les élèves. Aller toute seule à la CONQUÊTE du vrai village. Je me suis dit : ce serait chouette en tout cas ! Il faudrait d'abord que je m'achète un carnet de ROUTE. Oui, c'est comme ça qu'on l'appelle, n'est-ce pas ? Ce carnet me permettrait de noter ce que j'aurais vu et entendu, ce que j'aurais vécu là-bas. Quant au reste, on verra après...

J'ai passé toute la nuit à imaginer ce VOYAGE. Je me voyais sortir de la classe à la récré. Je me voyais déjà assise dans un taxi-brousse. Évidemment, personne ne saurait que je quittais la ville.

Maintenant, au moment où j'allais traverser la ROUTE qui me séparait de la gare, je rêvais encore à tout ce que j'avais imaginé depuis deux jours. Ce qui allait peut-être se réaliser enfin.

Donc (je reviens là où j'en étais), j'avais les yeux fixés sur la ROUTE à traverser. Mais je ne sais pourquoi, le soleil dardait ses rayons sur la ville. Et les pare-brise des camions et des voitures reflétaient la lumière et la renvoyaient jusqu'à la hauteur de mes yeux. Alors je ne voyais presque plus rien. Aveuglée, je me suis arrêtée en plein milieu de la ROUTE qui me séparait de la place de la gare. Soudain, j'entendis un crissement de freins. Mais il était trop tard, j'étais déjà étendue par terre entre les roues d'une voiture qui, heureusement pour moi, avaient des freins qui tenaient encore. (J'imagine la suite pour toi puisque je n'ai rien vu de tout ça.) J'imagine la FOULE, les badauds, les chauffeurs, les femmes, les enfants curieux de SAVOIR ce que j'étais devenue, se pencher sur le capot de la voiture. Ils ont dû plaindre la pauvre petite qui gisait là, sans connaissance. Ils ont dû se lamenter sur le sort de ses parents qui ignoraient encore tout de l'accident, pensant que leur enfant était sagement assise dans une classe à cette heure-là. Un infirmier, sortant de la pharmacie du coin de la rue, alerté par ce brouhaha inhabituel et la FOULE agglutinée sur la CHAUSSÉE, a fini par appeler une ambulance.

C'est comme ça que je me suis retrouvée aux Urgences. À cette époque-là, tu sais, les Urgences, c'était l'endroit où on soignait gratuitement tous les accidentés de la ROUTE, tous ceux qui avaient une crise de palu, une indigestion... On était plutôt confiant en y allant. Car on espérait pouvoir être guéri. Même si on devait y MOURIR, on y mourait en paix. Je me suis donc retrouvée sur un brancard, dans une ambulance et, plus tard, aux Urgences sans le

SAVOIR vraiment. Mais, apparemment, je n'étais pas mécontente d'y aller, car j'avais l'impression de continuer mon VOYAGE.

Un bourdonnement inhabituel parvenait jusqu'à mes oreilles. J'eus l'impression d'être dans un taxi-brousse qui roulait à TOMBEAU ouvert sur une tôle ondulée.

– Où vas-tu comme ça, fillette, toute seule à cette heure-ci ? me demanda mon voisin de siège. Un monsieur très maigre qui portait pour tout bagage un baluchon⁸ fourre-tout à la main droite et, sur l'épaule gauche, un pagne kita⁹ bleu et vert.

Je me suis raclé la gorge, j'ai essayé de lui répondre. Mais je ne pouvais pas parler. Je n'entendais pas ce que je disais. Alors, je me suis tue. Et je l'ai écouté :

– Ah oui ? disait-il, je vois. Tu voulais aller voir ta grand-mère, n'est-ce pas ?

J'ai dû secouer la tête en signe d'approbation. J'ai pensé à ce moment-là : « Mais attends que je puisse prendre note de tout ce qui va m'arriver, à partir de maintenant ! »

Curieusement, je crois qu'il a pu lire ce que je pensais. Car il m'a répondu :

– Que veux-tu dire, fillette ? Ce que tu penses là est trop compliqué pour moi. Je vais donc te laisser en paix, continuer ta ROUTE en paix. Moi, je descends à la prochaine ESCALE. Adieu...

Le bonhomme au baluchon fourre-tout, qui était le huitième passager du véhicule, fit signe au chauffeur. Celui-ci freina brusquement. Tout le monde se sentit projeté en l'air. Le bonhomme maigre s'empara de son baluchon, rajusta son pagne kita, celui des chefs, descendit, puis emprunta un petit SENTIER qui serpentait parmi les herbes hautes.

Ceux qui restèrent à bord lui firent un sourire mécanique. J'ai trouvé ça très drôle. Moi, je ne pouvais pas sourire, je ne sais pourquoi, je me sentais paralysée. Je ne pouvais ni sourire, ni bouger. J'observais tout en silence. Heureusement, mon cartable devait être juste à côté de moi. Et, je ne sais par quel miracle (peut-être que je rêvais), je l'ai trouvé OUVERT. Et j'ai pu noter, je ne sais plus comment :

*« Le bonhomme maigre
au baluchon multicolore
avait l'air très sympa.
Il parlait avec*

*TOUT LE MONDE.
Il a emprunté un SENTIER
conduisant là
où il habite
parmi les HERBES hautes. »*

Alors, le carnet s'est envolé de mes mains qui ne pouvaient pas le maintenir FERMÉ. Il a dû retrouver sa place dans mon cartable OUVERT. Et moi, pendant ce temps, pour parler comme les grandes PERSONNES, j'étais toujours sans CONNAISSANCE, certainement aux Urgences. L'endroit où l'on reçoit les premiers soins et où l'on peut aussi MOURIR.



Je ne sais plus sur quelle planète je suis tombée par la suite. Certainement là où il n'y a PERSONNE. Il y avait des arbres, il y avait des herbes, des plantes vertes, beaucoup d'oiseaux. Le soleil était planté comme un disque rond, par-dessus ma tête. C'était la lumière du grand jour et il ne m'intéressait pas. Un souffle de vent, peut-être un simple murmure de feuilles vertes, attira mon attention. J'avais envie de suivre ce bruit qui, au fur et à mesure que j'avancais, devenait un chant de pluie. Je vis soudain, à quelques mètres devant moi, un torrent inattendu qui se terminait en de magnifiques cascades¹⁰. Tu ne peux pas savoir, j'avais une FOLLE envie de me jeter dedans. C'était beau, oui, très beau. J'approchai, fascinée¹¹ par les chutes d'eau MAGNIFIQUES. Je me trouvais au bord d'un fleuve qui n'avait rien à voir avec ce qu'on raconte : il n'était pas long, il n'était pas tranquille. Il était beau et turbulent.

Ce que je vécus au bord de ce fleuve qui ne ressemble à aucun fleuve que tu connaisses, tu ne le croiras pas, même si je te raconte tout ! Écoute, je crois bien que je venais de traverser sans le SAVOIR, la frontière qui sépare les êtres humains et les bêtes comme on les appelle.

Je me suis donc approchée des cascades.

L'air était de plus en plus frais comme s'il pleuvait. Un nuage venait de voiler la face du soleil mais il faisait très clair car c'était en plein jour.

Je me suis agenouillée à l'endroit exact des chutes d'eau qui, à présent, faisaient un bruit de tornade. De fines gouttelettes d'eau

arrivaient jusqu'à moi. Et je crois que cette fraîcheur soudaine, à laquelle je n'étais point habituée, me faisait beaucoup de bien.

Oui. Je me suis agenouillée au bord de l'eau. Comme si je voulais voir ce qui se cache au fond. L'eau était tantôt noire et profonde, tantôt claire et transparente, et le fond était là juste à portée de ma main. Penchée comme je l'étais, j'avais l'impression de jouer au devin (tu sais qu'ils prédisent l'avenir en regardant parfois dans unealebasse d'eau). Ce que je vis, tu ne le croiras pas ! Une faune multicolore, vivant parmi les plantes vertes, les lianes, les herbes, exactement comme sur la terre en période de saison des pluies. C'était beau, oui, très beau.

Brusquement, le fond de l'eau s'est assombri. Le bruit assourdissant des cascades s'était-il arrêté en même temps ? J'en avais l'impression car je n'entendais plus rien. Comme dans un rêve, un petit poisson a surgi des profondeurs. Il a fait la ronde, et des spirales sont apparues à l'endroit où il esquissait ses pas de danse. Autour de lui, je voyais une lumière phosphorescente¹². Je pourrais même te le décrire. Il avait la tête plate, de petits yeux bridés¹³ et surtout une moustache de chat. Il avait le corps tacheté de noir. Dès qu'il s'est aperçu de ma présence, au lieu de s'enfuir, il a levé la tête et m'a regardée avec ses yeux gris. Je ne sais plus s'il avait QUELQUE CHOSE à me dire. Peut-être voulait-il me PARLER.

Alors je me suis penchée de plus belle, au risque de tomber dans l'eau. Je n'entendais plus RIEN autour de moi, je n'avais d'yeux que pour ce poisson-chat.

– Hé ! Qu'est-ce que tu fais là ? dit le poisson-chat dans un langage que je comprenais parfaitement. Je peux même te dire qu'il avait la voix d'un petit garçon espiègle¹⁴.

– Et toi, pourquoi me regardes-tu comme ça, tu n'as rien d'autre à faire ?

Il avait l'air très fâché :

– Ici, c'est mon territoire. Qu'est-ce que tu viens faire chez moi ? Un conseil. Si tu ne sais pas à qui tu as affaire, disparais avant que la Reine n'apparaisse en ces lieux !

– La Reine ? fis-je, éberluée.

– Oui. La Reine des eaux. N'zombie, celle qui apparaît en de rares occasions...

– Et toi, qui es-tu ?

– Moi ? ah ! ah ! ah ! ah !

Il éclata d'un rire narquois, qui, j'en suis sûre a dû réveiller tous les habitants de l'eau. Puis, très fier de lui, il se redressa :

– Tu ne sais pas encore à qui tu as affaire ?

Il faisait le malin et je crois que si je n'avais pas perdu CONNAISSANCE, je l'aurais pêché et l'aurais fait cuire très doucement, au feu de bois. Le sale petit poisson-chat ! Mais j'étais clouée sur place. Le poisson-chat me fascinait comme tout, je ne sais POURQUOI. Et je crois, sincèrement, qu'on aurait pu être amis tous les deux, s'il s'était montré moins arrogant. Mais je ne savais point ce qu'est un poisson-chat, c'était évident.

Alors j'ai pris un caillou et je le lui ai lancé à l'endroit où il faisait ses pas de danse et avalait l'eau de son bain. Je voulais lui déclarer la GUERRE.

Sa réaction fut spontanée.

– Eh, doucement... Tu veux me rendre aveugle ? s'écria-t-il. Moi, Sognan ? Le gardien préféré de la Reine des eaux ? Ici, c'est mon territoire, je n'ai plus rien à te dire...

Pendant quelques secondes que je crus être une éternité, le poisson-chat fit demi-tour. Il continua à jouer dans la forêt qui tapissait le fond du fleuve. J'étais triste soudain et je voulais m'en aller. Mais le poisson-chat tourna son visage vers moi. Il piqua tout droit vers la surface de l'eau. Il souriait, il se lissait la moustache comme un vrai chat domestique. Il me fit un clin d'œil malicieux.

– Tu en as de la chance, toi ! Sous quel signe es-tu née ? Tu vois, aujourd'hui jeudi, c'est un jour faste pour TOI et MOI. Je m'en suis rendu compte tout à l'heure, en allant faire un tour dans ma forêt qui me prédit mon avenir. Toi, avec la tête que tu as, tu n'es pas un danger pour moi car tu es sans CONNAISSANCE. Je peux donc te dire, sans crainte, que si ma forêt se porte bien, je vais à merveille, mais si d'aventure elle venait à disparaître, je suis un poisson mort ! Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

Visiblement, il voulait faire la PAIX avec moi, mais je n'avais aucune envie de jouer à cache-cache avec un poisson-chat qui se prenait pour le gardien d'un royaume que je ne CONNAISSAIS pas. Je ne disais RIEN. Il me regardait avec des yeux qui me parurent moins bridés que lors de sa première apparition. Soudain, mes oreilles s'OUVRIRENT, mes oreilles entendirent de nouveau le roulement des chutes d'eau dont l'écho se répandait dans toute la savane arborée. Depuis que j'avais eu l'audace de parler à un poisson-chat dans ma langue de fillette, je ne sais pourquoi, mes oreilles s'étaient fermées au MONDE. C'était comme si j'avais mis ma tête sous l'eau sans faire

attention à mes oreilles.

– Maintenant, tu as des oreilles pour entendre, j'en suis sûr, dit-il en riant.

Alors, j'ai découvert ses dents, elles étaient minuscules et blanches.

– Espèce de petit morveux, pensai-je intérieurement, c'est toi qui as volé mes oreilles, pas vrai ?

J'allais m'emparer d'un deuxième caillou, quand, contre toute attente, il éclata de rire. Un rire qui secoua tout son corps, tout le fleuve. Un rire qui transforma le gardien du royaume de N'zomie en un gentil poisson-chat que j'eus du mal à reconnaître. Alors je me suis mise à rire moi aussi. À rire, à rire sans fin. Maintenant qu'il avait atteint la surface de l'eau, il bougeait à peine, ne faisait plus de pirouette¹⁵. Je me suis penchée de plus belle. Le fleuve était parfumé aux herbes folles, aux branches pourries, à la cendre noyée, aux mille odeurs des habitants de l'eau.

– Qu'est-ce que tu voulais me dire, parle maintenant, je t'écoute...

– Viens, viens voir, dit-il. Les choses de la vie sont ici. Elles ne sont pas toutes belles, tu sais. Mais elles ne sont pas laides non plus. Tu peux les voir sans crainte, leur dire bonjour, elles te souriront amicalement.

Je plaçai mon visage contre la surface de l'eau. Je ne me voyais pas dans l'eau. Curieux, non ? Parce que l'eau n'est pas un miroir où tu peux te mirer comme on le croit. Puis... (Ici, maman a retenu son souffle, elle s'est arrêtée quelques secondes, il faudrait donc que j'arrive à noter ses paroles comme il faut, en suivant le rythme auquel je les ai entendues.)

Puis,

Le poisson-chat a disparu

de ma vue.

Il a brouillé l'eau où

il nageait et dansait.

Il l'a brouillée si fort

en battant ses nageoires

TRANSFORMÉES

en ailes pour voler

qu'il m'a laissé deux gouttes d'eau dans les yeux.

Et c'est depuis ce temps-là

que je suis capable de

PLEURER...



Quand j'ai levé les yeux sur la rive d'en face, un léopard était assis et il m'observait. Il était assis sur son séant comme un chien et un chat à la fois. Ce grand félin¹⁶ tout habillé, majestueusement, de sa fourrure tachetée, était si paisible avec ses yeux gris cernés de noir. Était-il un des rois de la forêt comme on aime à le dire ? Ou le champion de la course à pied ? Il ne disait rien, il était assis tout droit, tout fier, avec la tête posée sur ses deux épaules.

Le fleuve coulait, bruissait de plus belle comme un torrent aux cascades magnifiques. Et il formait une frontière naturelle entre le léopard et moi. Je marchais vers les cascades. J'ai fait un pas dans l'eau, puis deux, puis trois. Je marchais sur les rochers qui étaient là, de toutes tailles, de toutes formes géométriques ou irrégulières. Soudain, le léopard a fait un seul bond et il s'est jeté à l'eau, tu entends ? D'habitude, les félins ont horreur de l'eau. Tu as déjà vu, toi, un chat prendre un bain ? J'ai cru que le léopard allait se noyer. C'était mal le connaître, n'est-ce pas ? Je me suis jetée à l'eau moi aussi, moi qui n'ai jamais APPRIS à nager. Mais, puisque j'étais sans CONNAISSANCE, tu vois bien que je pouvais tout faire. Je me suis retrouvée nez à nez avec le léopard. Je ne pouvais plus faire un pas ni en avant ni en arrière et lui non plus. Nous avons déjà traversé la frontière naturelle qui nous séparait tous les deux. Son visage était d'une beauté étrange. Il avait l'air si taciturne. Alors j'ai voulu voir s'il était capable de PARLER. Au même moment, il m'a tendu la main. Et je lui ai dit :

– Tu n'es donc pas le carnassier¹⁷ que l'on croit ?

Son visage s'est éclairé d'un large sourire. Il avait de belles dents pointues.

– Je tue pour me NOURRIR et rien d'autre.

Sa réponse m'a laissée bouche bée. Il a ajouté :

– On raconte beaucoup d'histoires à mon sujet. Certains humains qu'on appelle Rois ou Empereurs s'habillent et se coiffent avec ma peau parce qu'ils sont faibles et se veulent puissants. Mais moi, vois-tu, je respecte le cœur et la vie. Je ne fais aucun MAL à mon peuple...

J'ai crié, excédée :

– Mais tu tues les autres, tu tues les autres !...

– J'attaque parce que les autres veulent ma peau, tu comprends ?

Je le regardai, ahurie¹⁸. Je n'avais plus rien à lui dire.

Curieusement, ses yeux se sont adoucis. Il a baissé la voix et il m'a dit :

Les feuilles et les êtres n'ont qu'un seul

CŒUR ;

il ne faut pas le blesser,

il ne faut pas l'arracher,

il ne faut pas le tuer,

il n'existera plus le CŒUR.

Et le cœur et l'être humain et la feuille

n'auront plus jamais d'amis.

Comment veux-tu qu'il respire

le CŒUR,

si tu le blesses ?

Comment veux-tu qu'il frappe du tambour,

le CŒUR,

si tu lui coupes les doigts ?

Comment veux-tu qu'il s'éclate,

le CŒUR,

s'il n'a plus de souffle ?

Prends donc ton carnet OUVERT et écris ces mots comme des notes de musique. Tu les garderas dans ta poche jusqu'au coucher du soleil. Lorsque la nuit sera venue, glisse ces mots discrètement sous ton oreiller. Et je suis sûr que tu feras de beaux rêves...

– Bon, maintenant, il faut qu'on se quitte, dit-il. Avant qu'il ne soit trop tard.

– Trop tard ?

Alors je me suis retrouvée sur l'autre rive, à l'endroit exact où était assis le léopard lorsque je l'avais aperçu pour la première fois. Mais il n'était plus là. Oui, plus là...



La planète où j'étais tombée lorsque j'étais sans CONNAISSANCE était peuplée de bien d'autres choses encore. Comme ce scorpion à la ceinture noire qui m'a transmis un autre message quand je marchais sur l'herbe mouillée, de l'autre côté de la rive. Il avait envie de me pincer très fort pour se défendre, mais moi, je ne voulais pas MOURIR. Alors j'ai essayé d'écraser avec mon pied droit cette queue qui contient le venin. Il m'avait vue arriver et il s'est mis à chanter,

comme pour me dire qu'il avait aussi des chants plein les poches, parmi d'autres merveilles. J'ai posé le pied gauche à côté de son corps, je prenais beaucoup de risques parce que je n'ai pas eu le courage de l'écraser d'un seul coup. Il chantait et la mélodie remplissait l'herbe entière. Il chantait et sa chanson disait :

*Dans la vie,
si tu attaches ta ceinture,
dans la vie,
cela peut te sauver la vie.*
*Dans la vie,
tu peux marcher sur la Terre,
tu peux marcher sur la Lune,
tu peux marcher dans le Feu.*
*Dans la vie,
cela te permet de voir clair,
dans la vie,
où tu mets les pieds...*
*Dans la vie,
dans la vie...*

Tu vois, je n'ai pas eu le courage d'écraser le scorpion qui ne me voulait aucun MAL. Parce qu'il avait plein de ceinturons à la taille et sur tout le corps, j'ai compris qu'il n'avait point envie de MOURIR. Il m'a confié son chant à jamais. Et je l'ai gravé sur les parois de ma mémoire.

Voilà donc ce que j'ai vécu là-bas, lorsque le soleil s'est caché derrière un gros nuage gris ; lorsque j'ai perdu CONNAISSANCE. Et, quelques mois plus tard, quand j'ai passé deux semaines dans le village de grand-mère, le fleuve et ses habitants n'avaient plus aucun secret pour moi.

Deux VOYAGES pour moi toute seule, en une année ! Tu vois un peu ? Mes désirs les plus fous ont été exaucés¹⁹. Le devoir qui nous demandait « racontez une pêche à la ligne » n'était plus qu'un mauvais souvenir...

De magnifiques tableaux, comme ceux dont je viens de te parler, mais d'autres aussi comme ceux que je vais simplement évoquer maintenant, restèrent gravés sur les portes de ma mémoire. Ils n'ont rien à voir avec un conte.

Le lundi, avec du riz cuit à l'huile de palme, à l'heure où le soleil est au zénith²⁰, grand-mère nourrissait des statuettes en bois. Tous les

matins, un gros chat noir et blanc s'asseyait devant la case et saluait les passants, leur parlait dans une langue qu'ils avaient l'air de comprendre. Le jeudi, c'était le jour de la lessive à la rivière. Et il y avait là un poisson électrique qui semait la terreur parmi les enfants, lesquels s'amusaient à pêcher tout en lavant leur linge. La promenade quotidienne dans les champs ou en pleine forêt était palpitante. Et les sentiers bordés de hautes herbes cachaient mille surprises à découvrir.

Alors ma mémoire avec ou sans CONNAISSANCE enregistra tous les BRUITS et toutes les COULEURS de la nature. C'est depuis ce temps-là que j'ai appris à conter Tout Ce Qui Me Passe Par La Tête.



Maintenant, j'étais sûre de pouvoir écrire et raconter des histoires à PERSONNE. Comme maman.

Quand elle est sortie de la chambre, j'ai ouvert mon carnet. Elle avait insisté sur certains mots à dessiner en majuscules, je suppose. Des MOTS CLÉS pour ouvrir le royaume des songes. J'espère pouvoir ne pas me tromper en les écrivant de cette façon-là. Quant à mon VOYAGE à moi, dans un village lacustre puis sur une île, lorsque j'étais couchée, avec quarante degrés de fièvre, j'ai hâte d'en noter tous les détails, en commençant par le début, évidemment.

- 1- n. f. : faire une fugue, s'enfuir momentanément du lieu où l'on vit habituellement.
- 2- v. raviser. Changer d'avis, revenir sur sa décision, sa promesse.
- 3- v. jubiler. Jubiler de joie, se réjouir vivement de quelque chose.
- 4- n. m. : faire un exploit, faire une action remarquable, exceptionnelle.
- 5- v. intr. : se promener sans hâte, au hasard.
- 6- n. m. : bruits confus qui s'élèvent dans une foule.
- 7- adj. : avoir la tête, le cerveau un peu fêlé ; être un peu fou.
- 8- Ou balluchon, n. m. : petit paquet d'effets maintenus dans un carré d'étoffe noué par les coins.
- 9- Pagne tissé fabriqué au Ghana.
- 10- n. f. pl., cascade : ce qui se produit par rebondissements successifs.
- 11- adj. : « J'ai été fasciné par la beauté de Fatou ; j'ai été ébloui par sa beauté. »
- 12- adj. : luminescent, qui a rapport ou ressemble à la lumière.
- 13- adj. : yeux dont les paupières sont comme étirées latéralement.
- 14- adj. : une personne espiègle, vive, malicieuse, sans méchanceté.
- 15- n. f. : tour ou demi-tour qu'on fait sur soi-même sans changer de place, en se tenant sur la pointe ou le talon d'un seul pied.

- 16- n. m. : un félin, un carnassier du type chat ; un grand félin, un fauve.
- 17- n. m. : un animal carnassier, qui se nourrit de viande, de chair crue.
- 18- v. ahurir. Étonner, troubler.
- 19- adj. : nos vœux ont été exaucés, ils ont été accomplis.
- 20- n. m. : apogée, sommet.

Histoire d'Ozone

« Mon premier est une voyelle sonore, ou un cri d'étonnement, il a aussi la forme d'un point ouvert. Devinez, chers amis, je vous prie, devinez ! Vous connaissez cette lettre mais vous y pensez si rarement. C'est l'exclamation qui provoque des yeux tout ronds, un cou redressé comme ça et un coup de poing sur la table, bang ! Devinez toujours, je vous prie, chers amis... Mon second et mon troisième forment ensemble un endroit interdit ou qui peut avoir une mauvaise réputation. Ça peut être aussi... attendez, un territoire ou une frontière, quelque terrain vague entre deux régions. Mon tout se trouve quelque part au-dessus de nos têtes, dans l'atmosphère, une couche épaisse et merveilleuse. Il paraît qu'elle a la consistance d'un gaz très bleu, à l'odeur très forte, et qu'elle protège la vie sur terre. Je parie, chers amis, que vous n'avez pas encore trouvé. »

Et la salle criait « Ozone ! Ozone ! » dans le chahut et les applaudissements.

C'est ainsi que commence la pièce de théâtre dans laquelle j'ai joué le rôle principal, deux années de suite, à la fête de l'école. Moi, c'est Zona. Et mon prof de physique, qui est artiste à ses heures, dit que mon nom lui a inspiré cette histoire. Alors il l'a écrite et mise en scène pour moi. J'ai hésité, et puis je me suis dit : pourquoi pas ? Voilà comment je suis devenue Ozone, reine du ciel et de la terre, gardienne de la pluie, de l'oxygène et du beau temps. Même à la maison, je suis Ozone, gardienne des plantes et des arbres, des animaux, des fourmis, des cancrelats, des lézards, des libellules, moi qui déteste tant les petites bêtes (certaines, précisons). Je n'arrive pas à me débarrasser de ce nom qui me colle au front comme une pièce de monnaie avec laquelle je joue, quand je m'ennuie, après le repas entre une heure et deux. Je décide, aujourd'hui, que je vais enfin pouvoir jeter à la poubelle ce nom qui me va si bien, comme dit tout le monde. Je veux fuir la maison et aller toujours plus loin. Mais comment m'y prendre ?

À vrai dire, je n'ai jamais aimé les fugues. Mais je me réjouis à l'idée de voir la tête que feront toutes ces grandes personnes qui m'entourent à l'école et à la maison, quand elles apprendront que je quitte le Continent. Imaginez un peu la couche d'ozone quittant son lieu naturel et tous les cataclysmes qui s'en suivront. Je ne sais pas si

je vais me transformer en gaz ou en courant d'air. En tout cas, un beau jour, je ne serai plus là. Et j'aimerais bien voir la tête que feront tous ceux qui pensent que je suis un animal préhistorique. Tous ceux qui habitent ici, je ne sais plus si nous sommes quinze ou vingt à la maison, ça dépend des jours. Dans cette famille nombreuse, qui fait attention à son voisin ?

Mes fugues les plus fréquentes, je les fais quand je suis en train de lire un livre. Tenez, la semaine dernière, j'en ai emprunté un, justement, sur les animaux préhistoriques. Absolument génial ! Mais si vous êtes sujets aux cauchemars, je ne vous conseille pas de l'ouvrir la nuit. Moi, j'adore ça, ça me permet d'aller plus loin. C'est fantastique de pouvoir se retrouver dix mille ans en arrière ou quelquefois cinq mille ans dans le futur.



Ce jour-là, j'ai décidé de fermer tous les livres du monde afin de pouvoir découvrir du paysage par moi-même. Et je me disais : la seule chose que je pourrais peut-être regretter, si je ne peux pas le faire dans ce lieu inconnu où je vais atterrir, c'est de pouvoir me peser, comme cela m'arrive, régulièrement, à la pharmacie du quartier. C'est un jeu pour moi, n'est-ce pas ? Parce que je suis un peu égoïste, comme dit maman. Chaque fois qu'il me reste une pièce de dix francs (après avoir acheté le pain par exemple, je précise que c'est moi qui accomplis cette tâche, tous les matins, en vacances ou pendant l'année scolaire), je la glisse dans la fente du pèse-personne, je monte dessus et je regarde l'emplacement de l'aiguille. Si je vous dis que depuis un an je pèse quarante-sept kilos exactement et que je n'ai pas pris un gramme de plus, vous me croiriez ? J'ai quand même grandi de cinq centimètres.

Chaque fois que je sors de la pharmacie, j'ai un pincement au cœur, je me dis que je ne meurs pas encore de faim et je pense à des milliers d'autres enfants de mon âge qui habitent non loin d'ici, quelque part dans le Sahel¹ ou en plein désert. Ils ont besoin d'un morceau de mon pain et je ne peux rien pour eux. La corne de l'Afrique dont on parle tant à la télé, c'est sans doute à deux pas d'ici. Qui dit que demain, quand il n'y aura plus d'arbre ici, quand la pluie tardera à venir, quand il faudra se battre pour manger (ça commence déjà à être très dur ; il fait chaud, il fait lourd, les gens tombent malades et ne peuvent pas se soigner, il n'y a qu'à écouter les conversations des grandes personnes pour le savoir, ce que je ne vous conseille pas si

vous voulez être de bonne humeur tous les jours), qui dit que demain la vie ne sera pas triste pour nous comme pour tous ceux qui ont faim aujourd'hui ? Alors, je joue pour oublier, je joue pour eux, mais ce n'est pas la joie car je sais qu'ils ne savent pas que je joue pour eux...



Il paraît qu'il faut fermer les yeux et penser très fort à l'endroit exact où on veut atterrir. Le seul problème c'est que je ne sais même pas où je veux aller. Dans nos rêves est-ce que nous choisissons les lieux que nous voulons visiter ? Et pourquoi pas une île, pour une fois ? Alors, essayons toujours et on verra bien !...

Pendant que je rêvais à ce voyage, je me suis approchée du frigo pour récupérer quelques friandises, des cacahuètes sucrées, du toffee² que je garde jalousement au frais, sous le bac à glace, loin des mains gourmandes et espiègles, comme celles que je connais bien et que je ne veux pas nommer. Car si elles passaient par ici pendant que j'écris ces mots, j'en aurais pour mon compte, je le sens. Qu'est-ce que je ne donnerais pas (soit dit entre parenthèses) pour avoir à moi seule toutes ces friandises que j'adore ? Et tant pis pour mes dents ! Heureusement, les autres les adorent aussi. Comme ça, on peut se partager les maux de dents. Et, on a moins mal.

Je viens de me laver les mains et bon Dieu, j'ai les pieds nus ! Trop tard, je crois que le hasard a dû venir à mon secours. Je ne sais plus ce qui s'est passé. Une décharge électrique ou bien le bac à glace qui a réagi au contact de ma main droite. Du coup, je me rappelle que je n'ai pas encore réussi à me débarrasser de ce nom qui me colle au front. Il paraît que le gaz des frigos contient une substance qui fait fuir la couche d'ozone. On me l'a toujours dit pour éviter que je ne m'amuse à ouvrir et refermer ce grand bloc, à longueur de journée. Maman dit aussi que ça donne le vertige quand on a les mains mouillées et les pieds nus.

En fait de vertige, je crois que j'avais complètement disparu ce jour-là. Et il me sembla, au début, que je tombais au ralenti dans une flaque d'eau. Je voulus applaudir mais, curieusement, je ne sentais plus mon corps.

1- n. m. : zone de transition entre les zones désertiques et celles où règne le climat soudanais.

2- n. m. : caramels.

Le vieillard du village lacustre

C'était justement comme dans un rêve, quand je suis arrivée là-bas. Il y eut d'abord cette fête en pleine nuit au cours de laquelle j'ai rencontré ce vieillard dans un village lacustre situé à mi-chemin entre la terre et l'océan.

On m'avait accueillie dans ce village que je ne connaissais pas, qui se trouvait quelque part sur la lagune se jetant dans l'Océan. Pour y aller, il a fallu emprunter une pirogue tôt dans la matinée. Le passeur attendait les voyageurs sur la lagune. Dans le village lacustre où nous sommes arrivés une demi-heure plus tard, seuls les habitués pouvaient reconnaître les rues, les sentiers, les champs situés entre les maisons sur pilotis, les lieux d'élevage du poisson et ceux réservés à la pêche qui, le moment venu, devenait une vraie fête familiale. Elle pouvait être miraculeuse, s'étaler sur plusieurs jours pendant lesquels les habitants du continent envahissaient le village.

C'était un lendemain de jour de pêche. Une bonne partie du poisson avait été vendue. Mais l'odeur de poisson fumé qui remplissait les narines et enveloppait tout le village indiquait que le travail de conservation avait bel et bien commencé. Il était fumé puis mis à sécher au soleil sur la devanture des maisons puisqu'il n'y avait ni terre ferme ni plage.

Ici, on consommait du poisson et des fruits de mer ou de lagune à longueur d'année : écrevisses, crabes, crevettes, coquilles Saint-Jacques, et puis tous ces animaux habitant les eaux dont j'ignore le nom. Alors les voyageurs qui faisaient juste une halte en cet endroit retiré du monde se régalaient d'odeurs fortes, emportaient de très belles images du village qu'ils conservaient quelque part dans leur mémoire. Parfois ils se souvenaient de leur passage dans ce village lacustre lorsqu'ils arrivaient à destination sur l'île perdue au milieu de l'océan Atlantique.

Je me rappelle encore cette nuit magnifique que j'ai passée dans une maison sur pilotis ! La nuit était claire et les étoiles et la lune brillaient très haut dans le ciel. Je me suis endormie très vite, bercée par le clapotis de l'eau et le vent très frais qui soufflait sans cesse.

J'entendais de la musique, je ne sais plus si elle venait du continent. En tout cas, il y avait là des instruments qui résonnaient de très loin et m'accompagnèrent jusque dans mon rêve. Il me semblait que j'étais seule, et pour la première fois de ma vie, je n'avais pas peur de dormir dans un endroit si tranquille, à la faible lueur d'une lampe-tempête. La famille avait disparu, ni maman, ni papa, ni frère, ni sœur, ni oncle, ni cousin, la maison à moi toute seule. Et je ne savais même plus quoi faire de tout cet espace qui, du coup, devenait inutile. Je peux tout de même dire que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer. Ma journée avait été tellement remplie. Je me réjouissais déjà à l'idée d'en mettre plein la vue au prof de français si elle nous posait cette question idiote : « Racontez vos meilleurs souvenirs de vacances. » Mais, étais-je en vacances ? Je ne le savais même pas.

Ici, le temps était très étrange et l'espace aussi. Les heures passaient très lentement. Il me semblait que j'étais endormie et pourtant je rencontrais des gens qui n'avaient rien à voir avec ceux que je connaissais depuis ma venue au monde.

En plein milieu de la musique qui approchait et devenait une vraie fanfare¹, il y avait une foule de danseurs qui se réjouissaient parce que c'était la nuit de la pleine lune. Parmi eux, un vieillard qui ressemblait à un personnage que j'avais déjà vu. Alors je lui ai souri. Il laissa les danseurs continuer leur chemin. Il entra dans la pièce où je me trouvais assoupie car, en réalité, je ne dormais pas. Il s'est assis près de moi sur une chaise longue qu'il avait trouvée dans un coin de la pièce. Il avait une barbe blanche et le crâne presque rasé. Il portait un pagne tissé de la même couleur que ses sandales. Soudain, je me rappelai que nous étions dans un village lacustre et, sans que le vieillard m'ait adressé la parole, je me suis exclamée :

– Grand-papa, comment fais-tu pour traverser l'eau sans te mouiller les pieds ?

Il sourit. Il avait encore toutes ses dents, et elles étaient très blanches à la faible lueur de la lampe.

– Mon enfant, l'eau ressemble à la terre ferme. Lève-toi et regarde dehors. Ai-je menti ? Regarde cette surface qui a l'air d'être solide. Regarde ces plantes qui poussent çà et là. Et puis, tu as l'impression d'être sur l'eau en ce moment ?

Je me suis levée et j'ai poussé la porte. Il faisait un temps magnifique dehors, et la lagune brillait de toutes les lumières du village. Par endroits il y avait des touffes d'herbes, quelquefois de véritables forêts plantées là, dans lesquelles on élevait le poisson. Tout cela était très beau la nuit, et j'eus un mal fou à penser que j'étais

quelque part en plein milieu de la lagune, non loin de l'océan. Alors, contre toute attente, j'ai répondu au visiteur :

– Tu es venu en pirogue, Grand-papa, avec tous tes amis, car ici, il n'y a que de l'eau, rien que de l'eau !

Il faisait très frais dehors, j'ai refermé la porte. Le vieillard a repris sa place sur la chaise longue, il ressemblait tellement à Grand-papa ! Mais Grand-papa, je ne l'ai pas connu, on dit qu'il savait marcher sur l'eau, qu'il pouvait vivre plusieurs jours sous terre car c'était un grand chasseur. Il parlait avec les choses et les bêtes. Mais Grand-papa n'existe plus, il est mort depuis longtemps...

Soudain, une idée me traversa l'esprit, je me suis ravisée et je lui ai dit :

– C'est jour de fête aujourd'hui, Grand-papa, il n'y avait que la terre sous tes pas !

– Vois-tu, ma fille, rien ne résiste à la force de la musique que tu as entendue tantôt. Elle peut guérir des maladies incurables, et puis surtout, elle nous ouvre le chemin.

Quel chemin, pensais-je ? J'avais du mal à comprendre ce qu'il voulait me dire, mais j'étais pressée d'en savoir plus. Je me suis dit que j'avais sans doute près de moi quelqu'un qui peut faire des miracles comme on le dit quelquefois à l'église. Mais nous sommes au seuil de l'an deux mille, et j'ignore encore le nom de ce nouveau messie². L'homme continua à parler sans faire attention à moi, est-ce qu'il ignorait que je n'étais qu'une enfant ?

– Je parie que tu n'as encore rien appris...

– Pourquoi ?

– Ne me demande pas pourquoi. Bien sûr, tu aurais bien aimé que je te raconte des histoires à dormir debout, mais ce sera pour une autre fois. Je veux bien t'en raconter une, une seule. Une histoire vraie celle-là.

J'étais déçue. Le grand-père avait vraiment des idées très bizarres. Moi qui pensais que j'allais pouvoir apprendre des choses nouvelles en l'écoutant...

– Moi, dit-il, comme s'il lisait dans mes pensées, la seule chose que je sais est celle-ci : quand tu penses très fort à quelque chose, cela se réalise inévitablement. C'est ça le chemin qui te conduit à tes vœux.

– Alors, si je comprends bien, tu as pensé que tu marchais sur la terre ferme en route vers le village lacustre, et puis tu as traversé les eaux sans te mouiller les pieds ! Ça alors, c'est vraiment formidable !

J'aimerais pouvoir être à ta place, Grand-papa.

– Dis, tu ne m'as même pas demandé ce que je faisais ici, près de toi. Est-ce que tu me connais ? Qui te dit que je suis ton grand-père ? déclara-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Je restai éberluée. Je fermai les yeux et fis semblant de dormir. Mais dans ma mémoire le vieillard à barbe blanche était toujours là ; je pensais qu'il devait être le chef de ce village et je n'avais sans doute pas tort. Il savait tellement de choses, en effet il en savait tellement que j'ai dû l'écouter parler toute la nuit, très étonnée, car il m'avait dit qu'il ne me raconterait rien. Ainsi, j'appris à le connaître ; il me parla de sa femme qui avait péri là-bas, dans un de ces maudits feux de brousse que les humains allument pour chasser le petit gibier tout en imaginant que les cendres fertiliseront le sol. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit encore sur sa famille. Visiblement, ce n'était pas Grand-papa, mais quelqu'un d'autre qui, apparemment, lui ressemblait. Il m'a raconté des tas d'histoires sur son village, comme pour m'aider à retrouver le sommeil. Il m'a confié un secret, il l'a appelé son testament.

Et puis, il y a une histoire que j'ai trouvée très belle, que j'ai regardée en images comme au cinéma, je ne suis pas près de l'oublier. Alors, je veux bien en parler à mon tour. C'était celle-là, j'imagine, la seule histoire qu'il tenait à me raconter.

1- n. f. : air généralement exécuté par des trompettes de cuivre.

2- n. m. : messenger de Dieu chargé d'annoncer une grande nouvelle.

Le testament

Le vieillard me disait qu'il était très heureux d'avoir fait ma connaissance. Du coup, il avait retrouvé le sourire, car depuis longtemps il parlait peu avec les gens du village. Les jours de fête, il sortait et allait faire un tour dehors avec les danseurs. Et quand il marchait sur l'eau comme on marche sur la terre ferme, tout le monde applaudissait. Car cela faisait partie de la fête. Il n'avait besoin ni de pirogue sur l'eau, ni de voiture lorsqu'il était sur le continent. Pour tous ses déplacements, ses deux jambes lui suffisaient largement et elles allaient à la même vitesse que l'air, m'a-t-il confié au moment où j'ouvrais de grands yeux incrédules.

– Oui, il faut dire ces choses-là, pas tous les jours, bien sûr, pas à tout le monde, mais à ceux qu'on aime bien et qui sauront garder le secret. Tu pourras continuer ta route en te souvenant des mots entendus à cette escale, et tu penseras à moi.

Il savait donc, sans que je lui dise, que j'avais l'intention d'aller jusqu'à l'île. Il me disait que l'île dépérissait à vue d'œil comme un corps qui a perdu son ombre.

– C'est quoi l'ombre dont tu parles ?

– Regarde, aujourd'hui je ressemble à un vieil homme qui court vers son ombre, tu vois. Je me demande si elle est toujours là.

– Qui ?

– Mon ombre à moi, voyons. Donne-lui le nom que tu veux. C'est comme le vent. Il ne souffle pas tous les jours, mais il doit être toujours présent quelque part, même si tu ne le vois pas, c'est comme l'air que tu respires. Je me demande si depuis quelque temps, elle ne s'est pas envolée comme un épervier emportant sa proie entre ses serres. C'est ça qui fait ton caractère sale ou bon ; c'est ça ta vraie richesse. Et quand elle s'envole, c'est le bégaiement, c'est l'étourderie, c'est le manque de volonté, tu n'as envie de rien, tu commences à t'ennuyer, tu comprends ? C'est la vieillesse, tes amis passent sans te dire bonjour...

Je ne sais plus si je comprenais, mais en tout cas, j'aimais bien l'entendre parler. J'acquiesçai¹, alors il continua :

– Les temps ont bien changé, personne n'est à l'abri de rien, ni homme, ni chose, ni bête. Voilà pourquoi ton île n'a plus d'ombre. Elle est sans âme, par la faute des humains. Tu le constateras par toi-même, quand tu arriveras là-bas. Tu chercheras des arbres en vain, et je ne sais pas si tu pourras y vivre très longtemps.

– Juste le temps de voir ce paysage que je ne connais pas encore.

– Très bien, dans ce cas, ouvre bien tes oreilles.



Il saisit un morceau de charbon qui traînait près du foyer. Il se redressa de sa chaise longue, puis se mit à tracer quelques lignes à même le sol. Je me redressai à mon tour, les yeux pleins de sommeil mais décidée à voir ce qui s'écrivait là-bas. C'étaient des signes invisibles à mes yeux mais il les lisait d'une voix caverneuse². C'était un poème :

*Mon père me dit un jour :
voilà mon trésor ;
je te le transmets à voix basse ;
prends ce morceau de charbon
plus noir que ta peau ;
essaie d'écrire dans la langue que tu veux
tes désirs les plus fous
et n'oublie jamais ce que je t'ai enseigné ;
trace-le comme des balafres sur les murs
de ta demeure afin que tous les soirs
tu y penses à voix haute,
que tu dises à ta femme, à tes enfants, aux êtres qui te sont chers,
aux visiteurs venus d'ailleurs ;
dis-leur que ce charbon de bois est
le feu rouge quand il était encore feu
qu'il devient noir quand son ombre de feu le quitte ;
dis-leur
que ce morceau de charbon est l'ami du fer que l'homme fabrique
mais l'homme ne sait pas que le rouge et le noir sont inséparables comme
des amis.
Aujourd'hui je te le dis à toi fillette qui passes ;
le fer est l'ami du feu ;
mais ils n'aiment pas la Terre, mais ils n'aiment pas l'eau ;
ils brûlent, ils ravagent, ils détruisent tout ensemble, tout ce qui vit sur la*

*terre et dans l'eau ;
mais espère toujours que la terre vivra,
que l'eau renaîtra sur terre ;
toi qui veux aller loin, toujours plus loin ;
je sais que tu passeras par le vert des feuillages, le gris des nuages ;
tu chercheras la pluie là où il aura cessé de pleuvoir depuis fort
longtemps par la faute des hommes
car tu préfères le mélange des couleurs qui te donne une couleur à toi ;
tu iras jusqu'à l'œil des rayons, la couronne du Soleil,
car tu n'aimes pas les toits de béton qui t'ennuient à mort dans la ville,
sous lesquels tu comptes des moutons invisibles quand tu ne peux pas
dormir la nuit ;
tu crèveras tous les toits du monde
car tu préfères les sentiers inconnus sous les arbres entre les herbes ;
tu créeras sur terre les sept couleurs de l'arc-en-ciel
voilà mon trésor,
je te le transmets à voix basse
car je sais que tu es Zona la ceinture qui aime la vie.*

Je me souviens de ces paroles comme si je les entendais pour la première fois de ma vie et que je les notais au fur et à mesure sur une page de ma mémoire de voyageur. La voix du Grand-père résonnait dans mon rêve comme un tam-tam à répétitions.



Puis, il me parla encore des habitants de ce village dont il était le chef ; de l'arrivée des hommes et des femmes. Je compris que je me trouvais sur une terre d'asile qui avait l'habitude de recevoir tous les réfugiés de la Terre. C'est vrai, la pirogue qui m'a amenée jusqu'ici regorgeait d'un monde composé de toutes les races. J'ai d'abord pensé qu'il y avait beaucoup de touristes. Mais non. Tous ceux qui en avaient marre de leur continent, de leur pays, venaient se cacher ici, ni vu ni connu. Ils vivaient alors en dehors des bidonvilles qui avaient l'air de cages à poules. Ils fuyaient les voitures et les camions, les grands-routes, les plantations de café, de cacao, d'hévéa. Ils fuyaient toutes les choses et tous les endroits hostiles à la vie. Mais alors pourquoi venir habiter ici ? Pourquoi sur l'eau ?

Les étrangers, arrivés d'horizons lointains, trouvaient là leur bonheur. Non, ce n'était pas le paradis sur l'eau. Il y avait le choléra, la malaria, toutes sortes de maladies de peau ; il y avait les palabres interminables entre voisins, les jalousies entre femmes, les disputes et

les bagarres entre enfants sur l'eau, dans la boue, dans les cases, à longueur de journée. Les voyages et les fêtes, qui donnaient lieu à des traversées de la lagune jusqu'à la mer, jusqu'au continent, jusqu'à l'île, ramenaient la paix dans les cœurs.

Et puis, on était content d'aller régulièrement de l'autre côté de la rive, sur les lopins de terre délaissés par d'autres, cultiver et récolter des bananes et du manioc pour le repas quotidien. Alors, on riait, on chantait, on jouait aussi parce qu'on oubliait la dureté de la vie.

Le vieillard me racontait tout, dans les détails, et j'avais l'impression de vivre avec tous ces gens depuis très longtemps. La nuit durait, durait. Le jour tardait à se lever et mon hôte ne dormait pas encore.

Moi, je ne suis pas sûre d'avoir veillé durant tout ce temps-là. J'écoutais des voix, des échos, des disputes. Je voyais les gens s'agiter autour de moi. Et je ne savais plus où j'étais. Soudain, la pièce se transforma en salle de cinéma, le vieillard se tut et commença à regarder un film avec moi, il était assis à l'autre bout de la salle et des volutes de fumée apparurent au-dessus de sa tête. Comme il était bien loin de moi, sa voix ressemblait à un écho amplifié par des haut-parleurs cachés dans les murs.

– Je connais bien cette histoire, m'a-t-il dit, ça s'est passé non loin d'ici. Je l'ai racontée à un cinéaste qui aime bien notre village. Et puis voilà, il a décidé d'en faire un film...

Je commençai à tousser pour lui signifier que je déteste la fumée. Il releva la tête en souriant.

– Tu ne vas pas me dire que je t'empoisonne avec ça. Ceux qui nous tuent, on les connaît. Ils n'aiment pas la pluie, ils n'aiment pas les arbres, ils n'aiment pas les nuages. Ils détruisent les arbres à longueur d'année, comme là-bas, tu vois, dans la forêt. Cette fumée ressemble aux nuages que tu vois tous les jours se promenant et jouant à saute-mouton dans le ciel. Regarde, c'est un mélange de plantes aromatiques que je cultive sur le pas de ma porte. Ça soigne ma myopie et mes rages de dents...

Je ne sentais plus cette odeur âcre de pipe mais celle du basilic mélangé à de la citronnelle. Ce parfum avait envahi toute la salle. De la drogue naturelle, pensais-je, il ne manquerait plus que ça ! Comment me lever et continuer mon chemin, fuir toujours plus loin ? Mais j'étais clouée là, sur cette chaise, dans cette pièce qui était devenue une salle de cinéma. La fumée tourbillonnait au-dessus de nos têtes. Décidément, ce vieillard qui n'était pas Grand-père (j'en étais sûre à présent) me pompait l'air au sens propre et au figuré. Soudain, la fumée disparut comme par enchantement. J'avais réussi à lever un

bras, à ouvrir la paume de ma main droite. J'essayai de saisir la fumée et elle m'échappa. Mais j'avais, sans le faire exprès, éteint sa source. Je souris, décidément, je possédais donc plus d'un tour dans mon sac, moi Zona qui adore l'oxygène.

– Tout compte fait, je ne veux pas avoir une troisième morte sur la conscience, murmura-t-il.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette phrase m'intrigua³ beaucoup. Et je me suis dit qu'il fallait suivre le film attentivement, quitte à jouer au détective par la suite.

1- v. acquiescer. Mariama acquiesça ; « elle donna son entier consentement. »

2- adj. : voix grave, profonde.

3- v. intriguer. « Cette histoire m'intrigue beaucoup, elle m'embarrasse beaucoup. »

La barbe coupée en sept

Oui. D'abord ce fut un gros plan sur un village paisible, sous les cocotiers, au bord de la mer. Le sable, qui jonchait les rues, était d'une couleur terne et sale. On voyait bien que la mer avait rejeté ici des déchets qu'elle recevait par la faute des usines et des bateaux transportant on ne sait quoi. Entre deux concessions entourées de palmes de cocotiers, un jeune homme marchait, pieds nus dans le sable. Il avait un seau noir plein de poissons qui sautillaient encore. C'était au lever du jour et il y avait un soleil jaune, riant au-dessus de la mer qui tardait à s'éveiller.

À l'autre bout de la salle (ce n'était plus la paillote sur pilotis où je dormais comme je l'ai dit), le Grand-père se leva et vint s'asseoir juste derrière moi. Lorsque je vis son ombre passer, je me déportai légèrement vers la gauche. Il pouvait parler et commenter le film à son aise ; de toute façon, je l'écoutais d'une oreille très distraite, entièrement absorbée par ce qui se passait à l'écran. Tant mieux, je n'avais plus son souffle dans le dos.

– Tu vois, disait-il, le début du film, en réalité, c'est la fin. C'est comme dans les meilleurs films, ça commence par la fin. La mort du personnage principal par exemple. Comment tu appelles ça dans ton jargon ?

– Un flash-back¹ !

Le mot lui sembla bizarre et il ne s'avisa pas de le répéter. Il se contenta de parler tout seul.

– On tourne en rond dans cette histoire. C'est comme dans la vie n'est-ce pas ? La mienne par exemple. Eh fillette ! Si tu savais combien la mienne a connu d'aventures, des aventures tout à fait extraordinaires, ça je peux te l'assurer ! Pourvu que tu écoutes le film une seconde, tu comprendras de quoi je parle. Bon, il faut que je me taise à présent avant que mes paroles ne deviennent celles d'un vieillard gâteux...

L'homme aux poissons que je voyais à l'écran était très triste. Il marchait dans le sable comme s'il ne savait pas exactement où aller. En réalité, il traversa le village d'un bout à l'autre et se retrouva à l'endroit où les gens de la ville arrivent tôt le matin pour acheter du poisson et des fruits de mer. Brusquement, il y eut un attroupement autour de l'homme. Les uns et les autres lui serraient la main, ou compatissaient² à sa douleur ; on lui demandait s'il avait bien dormi, si un bonheur avait suivi le malheur doublement grand qu'il venait de vivre.

Il entra sous une paillote, la foule le suivit. Certains prirent place dehors, près de la porte. L'homme sortit quelques minutes plus tard et, sans un mot, se dirigea vers la mer. Il avait un baluchon sur l'épaule droite.

Maintenant, avec le générique³ et le titre du film en rouge au milieu de l'écran, l'histoire commençait réellement. Le titre ressemblait à une tache de sang. Puis, une seconde plus tard je vis des lettres qui prenaient feu. J'arrivai à déchiffrer, dans la pénombre, non sans peine :

LA BARBE COUPÉE EN SEPT

– Mais oui ! Qu'est-ce que je peux être bête ! m'écriai-je. Le héros c'est le « Grand-père » en plus jeune...

Je tournai la tête à droite pour voir son visage. Il faisait sombre et la seule lumière de la salle provenait du projecteur placé quelque part au-dessus de nos têtes. Grand-père somnolait à présent. C'est à croire qu'il s'était tu pour de bon car il voulait donner la parole au film. Celui-ci était prêt à raconter l'histoire d'une autre manière qu'il ne désapprouvait pas. D'ailleurs, il trouvait que c'était très bien comme ça.



Dans le film, la voix disait : « L'année de mes dix-huit ans, j'ai rencontré une fille qui en avait quatorze. Elle habitait le village voisin et on se voyait tous les jours sur le chemin des champs. »

L'image montrait cette jeune fille souriante et espiègle. Une fille active parmi un groupe de jeunes filles travaillant dans un champ de manioc. Puis revenant le soir, à la tombée de la nuit, chargée de gombos, de feuilles comestibles, de bananes plantains, de tubercules de manioc.

La voix disait : « À cette époque-là, les colons parcouraient le pays en long et en large à la recherche de jeunes gens beaux et vigoureux pour les envoyer à l'école. Ces gens-là détestaient les enfants chétifs, maigres, peu résistants. Ils attrapaient ceux-là de gré ou de force et les amenaient vers les villes, quelquefois jusqu'à la capitale. Ils négligeaient ceux-ci pensant qu'ils ne vivraient pas très longtemps. »

Je pus voir une chasse à l'homme en images. Un colon avec casque colonial et bermuda kaki poursuivait un jeune homme bien nourri qui, visiblement, ne voulait point se rendre. Il connaissait tous les sentiers de la brousse profonde et le Français, exténué, buta contre une termitière qu'il n'avait pas vue.

La voix était monotone. Et puis, tout cela ne m'intéressait pas. Je voulais savoir ce qui était arrivé au Grand-père quand il était jeune. Je voulais comprendre pourquoi sa femme n'était plus là. Pourquoi il vivait seul dans le village lacustre qui, je le savais maintenant, n'était pas son village d'origine. Je commençais à avoir sommeil et si j'avais disposé d'une télécommande, j'aurais pu appuyer sur le bouton « avance rapide ».

Le jeune homme s'installa en ménage avec la jeune fille. Quand ils comprirent qu'ils pouvaient former un beau couple, ils célébrèrent leur mariage malgré les réticences des deux familles. Elles étaient ennemies, l'histoire les avait séparées depuis fort longtemps. Comment pouvaient-elles s'allier de nouveau ?

Et puis, la famille du jeune homme adorait les enfants qui se suivaient en file indienne comme des fourmis magnans sur un tronc de manguier. Ils se chamaillaient à longueur de journée et ignoraient ce que la paix veut dire.

La jeune femme regardait avec curiosité cet esprit des fourmis qui se dévorent entre elles à la moindre alerte. Elle obtint de son mari qu'ils puissent avoir une case retirée de la concession familiale et un lopin de terre loin des champs des frères, des cousins, des oncles, des tantes, des neveux, des nièces, des pères et mères, des grands-oncles et grands-tantes, des grands-parents, des cousins éloignés.

À l'orée du village, les jeunes gens vivaient à l'abri des regards indiscrets de la grande famille jusqu'au jour où une de ces fourmis palabreuses, qui avait l'allure d'un criquet, trouva qu'il faisait bon vivre près de la mer. Elle élit domicile dans la case d'en face. Son jeu favori consistait à marcher sur les pieds de la jeune femme chaque jour, dès qu'elle la voyait sortir de chez elle. En fait, c'était une déclaration de guerre. Mais, pendant douze lunes, elle supporta le coup de pied de la fourmi devenue criquet et qui, au fur et à mesure

que le temps passait, avait des allures d'abeille.

La jeune femme risquait de se faire piquer très fort. Son orgueil l'empêchait de faire attention au remue-ménage d'un insecte (même si, pour les gens du village, il s'agissait d'un monsieur très fier qui passait le plus clair de sa journée sur la place publique, qui avait horreur de se salir les mains en travaillant au champ comme tout le monde). Maintenant, elle avait une idée de ce que peut être la vie d'une famille nombreuse. Une vie où l'on se chamaille pour un oui, pour un non. Une vie où l'on est prêt à se battre à la moindre alerte. Elle allait en savoir un peu plus avec l'arrivée inopinée de la belle-mère. Celle-ci ne passa pas par quatre chemins. Elle vint s'installer tout droit dans sa case à elle, et l'oxygène commença à se raréfier dans cette demeure qui, au fil des lunes devint pratiquement inhabitable.

La jeune femme redoublait d'ardeur dans ses champs où elle passait pratiquement la journée. Le mari s'envolait dès la tombée du jour vers la lagune, quelquefois vers la mer. Il était devenu pêcheur, et cette activité lui prenait beaucoup de temps. Il s'occupait aussi de cultures maraîchères. Mais dès qu'il rentrait chez lui, il avait envie de repartir toujours plus loin même en pleine nuit. Alors sa mère et sa femme comprirent qu'il devait être atteint d'une maladie incurable, celle du voyage. Elles remarquèrent aussi qu'il avait la métamorphose dans le sang. Périodiquement, il faisait une crise et se transformait en insecte : luciole, papillon, scarabée et bien d'autres choses encore, afin de pouvoir supporter les railleries de ce frère de sang qui le narguait, installé près de chez lui, à longueur de pluies.

L'air se raréfiait dans sa demeure, voilà pourquoi le jeune homme prenait peur. Il se mit à boire et à fumer. C'était la seule raison pour laquelle (soit dit en passant, racontait le film) il restait si longtemps dehors. Il avait l'impression qu'une bouffée de ce tabac nauséabond, qui le faisait tousser, lui permettrait de continuer à vivre entre les deux femmes qui, chaque soir, l'attendaient dans sa case. Pour son malheur, il ne pouvait choisir l'une des deux. Il ne pouvait chasser sa mère de la maison. Il ne pouvait pas non plus renvoyer sa femme. Il aurait été la risée de tout le village et il le savait. Alors il supporta courageusement sa mère pendant sept mois. Depuis son arrivée, ils étouffaient tous les trois dans cette demeure.

Alors le jeune homme se tut pendant sept mois. Il ne parlait pratiquement pas. Surtout dans ces moments de métamorphose où il se transformait en insecte. « Un insecte ne parle pas, disait le film, mais il se déplace, mais il voyage très loin quelquefois, il essaie de défendre son territoire et se bat pour se nourrir. »



Ma somnolence avait disparu. Le film me racontait une histoire dont j'avais hâte de connaître la fin. Les lenteurs n'existaient plus. Et je me demandais si le jeune homme du film était réellement le grand-père qui, tantôt, était dans cette paillote transformée en salle de cinéma. Et puis, pourquoi les personnages de cette histoire n'ont-ils pas de nom ? C'est la question que je me posais depuis le début. Dans tous les cas, j'étais convaincue que seul le grand-père que j'avais rencontré, comme par hasard, avait pu vivre de pareilles aventures. Le film que je regardais était ce secret qu'il gardait, jusqu'à ce jour, jalousement.

Quel secret ? J'allais le savoir. Je n'avais pas oublié le flash-back. Le compte à rebours⁴ avait commencé comme dans un film policier. J'allais enfin savoir pourquoi le grand-père était parti de ce village.



Le mari vivait donc en otage (comme si cette maison n'était point la sienne) entre sa mère et sa femme.

Le village disait à la jeune femme que c'était la plus gentille des belles-mamans.

– De quoi te plains-tu ? disaient ses copines, une belle-maman comme ça, il n'y en a pas deux !

– Tu n'as aucune idée de ce qu'est une belle-maman, estime-toi heureuse ! Si tu savais combien moi, je t'envie...

Quelquefois elle entendait :

– Du courage ma fille, c'est comme dans les contes, la fin du séjour de belle-maman est toujours plus joyeuse que le début. Tu peux prier, prier et encore prier le dieu de tes ancêtres afin qu'il en soit ainsi !

C'était parfois des clins d'œil narquois qui l'invitaient à faire face à la situation :

– Du courage ma fille, tu seras bientôt immunisée contre le virus de belle-maman !

Mais belle-maman ne souffrait de rien ; c'est pourquoi elle se conduisait dans cette case comme une vraie maîtresse de maison. Personne d'autre n'avait droit à la parole. C'était comme dans une classe avec une maîtresse qui donne des leçons à deux élèves dociles,

obéissants, adorables.

La plus douce, la plus attentionnée, la plus gentille des belles-mamans ? Voire. La jeune femme se sentait de plus en plus malade. Elle vomissait tous les matins, mais elle n'était pas enceinte comme on aurait pu le penser. Simplement, comme par enchantement, depuis l'arrivée de la belle-mère, on étouffait dans la case. Est-ce parce qu'elle occupait toute la place ?

– Oui, oui, sans aucun doute, lui dit un jour sa meilleure amie.

Sept lunes passèrent. Le jeune homme vieillissait à vue d'œil et la jeune femme ne savait plus si elle était jeune. Ils traînaient tous les deux dans le village. Ils avaient perdu la joie de vivre.

La femme avait dépassé l'âge de croire aux contes et aux histoires qu'on raconte. Alors elle se mit à détester le chiffre sept. Et un beau jour, au réveil, elle hurla de toutes ses forces. Elle prononçait des paroles incompréhensibles. Les voisins accoururent :

– La plus grosse gifle de ma vie, la punition que je ne connaissais pas encore.

Les voisins tendirent l'oreille :

– Qu'ai-je fait pour mériter une telle punition ? ajouta-t-elle.

Les commentaires allèrent bon train jusqu'au soir. La nouvelle avait fait le tour de toutes les cases, de la plage, de tous les champs. Et tout le village comprit enfin qu'elle étouffait. Car la plus gentille des belles-mamans s'était transformée en panthère. Et la panthère, ce bel animal féroce, tournait en rond dans la case. Et s'attaquait, en douce, à tout ce qui bougeait et avait l'intention de chahuter !

Compte tenu des événements, le mari avait déserté la maison. Il avait élu domicile dans la nature. Sous les cocotiers, près de la mer. Tous les jours de pleine lune, il s'enivrait de mauvais vin de palme, de cigarettes, de noix de cola. Dans un endroit caché. Loin des regards indiscrets. Un endroit dont lui seul avait le secret. De temps en temps, en pleine nuit, lorsque la panthère était assoupie, il faisait un tour chez lui pour voir si l'oxygène était revenu, si tout allait bien. À ces moments-là, il souhaitait avoir la mine sereine. Mais, comme la vie aime jouer de mauvais tours à ceux qu'elle aime bien, chaque fois qu'il rentrait, la barbe lui poussait un peu plus. S'allongeait à l'instant précis où il passait le pas de sa porte puis raccourcissait brusquement quand il s'étendait, sans mot dire, près de sa femme.

Alors des volutes de fumée tourbillonnaient autour de sa tête, à chaque respiration, jusqu'au petit matin.



La femme ne savait plus si elle était encore jeune. Elle perdait la mémoire. Elle ne comprenait rien à la métamorphose de son homme. Elle ignorait totalement, depuis que la plus gentille des belles-mamans, la plus attentionnée, la plus douce était là, qu'elle vivait aux côtés du même homme qu'elle avait épousé jadis. Voilà pourquoi elle décida de mener une enquête. Elle voulut jouer au détective privé.

– Bon Dieu, qu'est-ce qu'il lui arrive ces jours-ci ? Faut que je sache pourquoi tout marche de travers dans cette case depuis sept lunes !

Elle décida alors d'explorer tous les lieux auxquels, d'habitude, on ne pense pas en cas de danger. Les ustensiles de cuisine, les couchettes (y compris celle de belle-maman, à un moment où celle-ci avait le dos tourné), les habits. À la fin d'une rude journée de fouille systématique (elle prenait quand même soin de remettre chaque objet à sa place), voilà ce qu'elle découvrit.

Premièrement, les deux mortiers de cette maison se fendillaient de l'intérieur.

Deuxièmement, le petit mortier servant à piler les épices et les condiments était recouvert d'une épaisse couche verdâtre, gluante comme si on venait d'y écraser du gombo. Elle le lava plusieurs fois au savon noir, le rinça à grande eau. Rien n'y fit. Après chaque lavage, la couleur verdâtre s'accroissait comme si elle s'était incrustée dans le bois du mortier.

Troisièmement, le pilon était bleu indigo comme s'il avait servi à écraser la plante d'où on extrait cette teinture.

Quatrièmement, les canaris étaient rougeâtres.

Cinquièmement, les écuelles et les cuillers étaient jaunes comme si elles avaient été recouvertes de poudre de néré⁵...

– Qui donc s'amuse à me jouer de si vilains tours dans ma maison ? s'exclama-t-elle enfin.

Belle-maman sourit et ses dents étaient jaunes.

– Tu ne savais pas que l'air marin ronge les ustensiles de cuisine ? Si tu cherches un djinn⁶ à abattre, il faudra que tu attrapes la rouille ! ah ! ah ! ah !

Et ses dents devinrent encore plus jaunes qu'auparavant. À ce moment précis, le parent d'en face entra dans la case et les deux femmes se mirent à éternuer sans répit. Le parent d'en face sentait le

piment. Il se mit à tourner en rond dans la maison, et chaque chose changeait de couleur. Les couchettes, les habits, les tabourets, les chaises longues, le hamac, les murs...

La jeune femme arrêta d'éternuer. Elle pointa l'index en direction de ce monsieur qui se pavanait au milieu de sa maison. Elle s'écria :

– Sors de chez moi, espèce de Caméléon !

Se voir ainsi pris à parti le remplit d'une colère terrible. Il avait horreur qu'on le traite de caméléon, ce qu'il était, évidemment. En effet, « Caméléon », c'était, jusqu'à preuve du contraire, le totem de la grande famille à laquelle il appartenait. Mais nul n'avait le droit de profaner ce nom !

– Et ton homme ? De quelle espèce d'animal est-il ? bredouilla-t-il prêt à flanquer une bonne raclée à cette étrangère qui se permettait de fouler aux pieds le nom vénéré de ses ancêtres...

Mais sa main resta suspendue en l'air comme une branche sans feuille. Elle ne bougeait plus. Il ne pouvait plus faire un seul pas. Ni avancer, ni reculer. C'était le comble du malheur. Et il était aussi devenu muet. À cet instant précis, il y eut de très belles images, de gros plans inoubliables des trois visages en présence. Belle-maman avait trouvé refuge dans un coin et mâchait sa cola habituelle, elle regardait la scène d'un œil très distant. Le monsieur immobile au milieu de la pièce ressemblait à une statue. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il faisait un effort surhumain pour ouvrir ses lèvres mais aucun son ne semblait en sortir. Le sourire au coin des lèvres, le visage triomphant, la jeune femme continuait de fouiller dans la maison.

– À présent, dit Belle-maman, fais attention à tes gestes. Tu ne sais point à quelle famille tu as affaire. Ton mari a eu raison de ne rien t'enseigner, espèce de sorcière... Fais attention, je te dis !

– Qui de nous deux mérite ce nom, hein ? Dis-le, toi qui empoisonnes toute la maison du matin jusqu'au soir...

Les mains sur les hanches, elle avançait en direction de Belle-maman. En cours de route, elle marcha sur le gros orteil du monsieur devenu statue. Sur-le-champ, celui-ci retrouva la parole, son bras droit se décrispa. Il saisit la femme à bras-le-corps et la jeta, comme un paquet, par la porte ouverte...

Alors elle comprit qu'elle n'aurait jamais la paix dans cette maison. Elle avait besoin de solitude. Elle se dirigea vers ses champs. Elle parlait toute seule. Elle savait que cette famille voulait sa mort. Voilà pourquoi elle recevait, par télépathie⁷, tant de mauvaises pensées.

Lorsqu'elle étouffait dans sa maison, Belle-maman avait le sourire. Tout était si clair, si lumineux maintenant ! Il fallait partir, partir et ne jamais revenir.

Elle était arrivée loin de chez elle. Elle avait oublié d'emprunter le chemin de ses champs. Il y avait un beau feu de brousse loin devant elle, dans un endroit où elle ne s'était jamais aventurée. Elle marcha longtemps. Elle entra dans les flammes. Elle ne sentait rien. Les flammes jaunes et rouges coulaient comme de l'eau sur son corps. Puis elle disparut et les flammes montaient toujours haut dans le ciel. Il y eut de la fumée. La forêt brûla jusqu'au petit matin. Alors il ne resta plus que des tas de cendres à l'endroit où elle avait brûlé.

Le lendemain matin, un silence glacial s'abattit sur la maison. Belle-maman se réveilla tôt ce matin-là. Elle savait que sa belle-fille avait disparu pour toujours. Tout le village sut que la jeune femme avait commis une faute grave. Elle avait profané le nom de la famille.

– Bien fait pour elle ! disait la famille nombreuse qui, comme un essaim de guêpes, s'était rassemblée devant la maison.

Mais bientôt, avant midi, un événement inattendu survint qui jeta tout le monde dans la consternation : Belle-maman se mit à hurler comme une folle. Elle disait :

– Dans ma famille, on ne meurt pas par le feu ! Je ne saurais supporter d'être la risée de tout le village !

Les plus jeunes ne comprenaient rien à ces paroles. La foule se dispersa et laissa Belle-maman à ses réflexions bizarres. Alors, en plein midi, elle posa ses deux mains sur la tête, comme ça, en signe de malheur. Elle traversa le village et alla tout droit se jeter dans la lagune, à l'endroit le plus sale. Personne n'osa la repêcher. Et la lagune devint sa tombe naturelle.

Depuis ce temps-là quelques jacinthes d'eau et trois jolis lotus poussent à cet endroit où aucune plante ne pouvait prendre racine auparavant.



Le mari revint une semaine plus tard. Depuis qu'il désertait la maison pendant des jours et des jours, il n'était au courant de rien. Lorsqu'il apprit la nouvelle, il s'empara d'un couteau de cuisine et se mit à massacrer sa barbe couleur poivre et sel qui lui poussait presque à vue d'œil. Sept touffes tombèrent l'une après l'autre. Il s'exclama :

– Qu’est-ce que j’ai vieilli en l’espace de sept lunes !

Il ramassa les touffes l’une après l’autre puis dit :

– Adieu ma sagesse ! Maintenant, il faut partir, changer de vie. Parcourir le monde à pied s’il le faut. Être seul.

Alors il s’empara de son baluchon et se mit en route.

Des pensées se bousculaient dans sa tête. Il se disait : « Ceci n’est pas un conte, et si Belle-maman pouvait tuer vraiment et se suicider ensuite ? » Mais il oublia d’ajouter ce qu’il savait déjà : « Le feu et la fumée tuent aussi. »

1- n.m. : brusque retour en arrière qui interrompt le déroulement d’une histoire.

2- v. compatir. Compatir à la douleur de quelqu’un, partager sa douleur.

3- adj. et n. m. : début d’un film donnant le titre, les noms du producteur, du metteur en scène, des auteurs, etc.

4- Comptage dans l’ordre décroissant du nombre des secondes qui restent avant l’exécution d’une opération importante, le lancement d’une fusée spatiale, par exemple.

5- n. m. : arbre de l’Afrique intertropicale. Les fruits, en forme de gousse, contiennent une pulpe jaune, comestible, recouvrant des graines qui une fois séchées et ayant subi un traitement spécial (fermentation) deviennent ce condiment très prisé : le soumbara (nom en Bambara).

6- n. m. : esprit de l’air, bon génie ou démon dans les contes arabes.

7- n. f. : communication directe entre deux esprits dont l’éloignement interdit toute communication par le système des sensations habituelles.

L'île aux cailloux blancs

Et la lumière fut. Je vis la salle. Elle était immense. Combien de sièges y avait-il là ? J'aurais pu m'amuser à les compter comme je le fais souvent quand je rentre dans une salle de cinéma en avance d'un bon quart d'heure. Mais ici, je ne sais pourquoi, j'avais peur, parce que j'étais toute seule. Une seule idée me passait par la tête : courir, aller toujours plus loin. Sortir de là. J'avais l'impression d'être tombée dans une trappe. Heureusement, la porte était grande ouverte. C'était déjà l'aube et je courais à la vitesse du vent. Mes jambes étaient si légères qu'elles me soulevaient comme si j'avais des ailes. Bientôt, je vis l'ombre d'une île, à quelques kilomètres devant moi. Mais comment traverserais-je la mer jusqu'à l'île ?

J'eus juste le temps de poser le pied droit sur la plage et le pied gauche enjamba la mer et se posa sur l'île. Je ne fis aucun effort. Mon pied droit connaissait le chemin et, en un clin d'œil, il avait rejoint le reste de mon corps.

L'île se réveillait dans la pénombre d'un matin sans soleil. Dès mon arrivée impromptue en cet endroit que je désirais connaître depuis fort longtemps, je fus ravie de voir une école pas comme les autres. D'abord toute la cour de récré était recouverte de cailloux blancs.

Et puis les élèves ne tardèrent pas à arriver. Ils ne portaient pas l'uniforme comme dans mon école. Je constatai qu'ils étaient plus beaux habillés comme ça, avec plein de couleurs, de couleurs éclatantes. C'étaient des robes en pagne, des chemises en cotonnade fleurie, des culottes multicolores. Quant aux chaussures, n'en parlons pas !

Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs. Alors je me suis dit, en avançant vers eux, que la vie devait être plus gaie dans cette école. Une chouette école en tout cas ! Je me demande bien de quoi j'avais l'air à ce moment-là, puisque je ne me rappelais pas avoir vraiment dormi et surtout, je n'avais pas fait ma toilette.

Je vis un groupe foncer vers moi.

Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de moi. Il y avait des filles et des garçons. Ils pouvaient donc se promener ensemble ici, être dans le même groupe sans que les filles soient toujours la risée des garçons,

chic alors ! J'allais pouvoir me faire des amis avant de rentrer à la maison... Si toutefois j'avais encore envie de rentrer. Mais peut-être que je rêvais debout, j'allais l'apprendre bientôt.



- Qu'est-ce que tu fais chez nous, espèce de bonne à rien ?
- Dans quel groupe es-tu inscrite, espèce de fainéante ?
- Et si elle avait déserté sa classe ?
- Quelqu'un la connaît au moins ?
- Eh ! Qu'est-ce que tu fais chez nous ? Réponds, sinon tu passes devant le tribunal !

Le groupe éclata de rire, tout le monde fit un pas et je fus bientôt encerclée par une dizaine de têtes pressées de savoir ce que je faisais là. Curieusement, je n'avais point peur. Je me disais qu'ils étaient plutôt sympathiques. Si je pouvais avoir des camarades de classe comme ça, la vie serait tellement ensoleillée ! Ils me dévisageaient tous en même temps. J'avais l'air d'une bête curieuse. Ils n'osaient me demander de quelle planète je venais. Je n'étais quand même pas la sœur du Petit Prince¹...

– T'es nouvelle dans l'école ? Et puis tu n'habites pas dans l'île... Ici, tout le monde se connaît.

Je l'avais remarqué. L'île ne devait pas être si grande que ça. En une journée, on pouvait en faire le tour, visiter toutes les villes qui ressemblaient étrangement aux villages du Continent. Elles étaient minuscules, à les voir de loin. De l'école où je me trouvais, on pouvait apercevoir les limites de la plus grande des villes.

Ils s'approchèrent de moi.

Chacun voulut se présenter juste pour voir si je comprenais ce qu'ils me disaient. De toute façon, ils se doutaient bien que je n'étais pas un extraterrestre. En fin de compte, une fille très maigre et qui semblait plus âgée que les autres prit la parole :

– Ici, vous avez le club des Explorateurs. Avec : le Jardinier à ma droite, le Roi des arbres à ma gauche, le Chef des cailloux au milieu, l'Homme à lunettes derrière moi, la Salamandre à l'autre bout là-bas et moi-même la Cora pour vous servir...

Je souris. Ils attendaient que j'ouvre la bouche, que je dise quelque

chose. Cela faisait à peu près un quart d'heure que j'étais là. Je ne sais pas si l'heure existait sur cette île, aucun des enfants n'avait de montre et il n'y en avait pas non plus au poignet de tous ceux qui, nombreux, affluaient maintenant vers les classes. Je ne disais rien, et cela les intriguait beaucoup.

Soudain, le Jardinier me marcha sur le bout du petit orteil droit, en sifflant. Il me narguait et les autres s'impatientsaient de voir mes réactions. La douleur montait lentement dans ma jambe mais je gardais mon calme. Quelqu'un me tira un bout de cheveu.

– J'avais envie de visiter votre île voilà tout !

– Ah ! c'est qu'elle parle quand même... C'est qu'elle parle !

– Et puis elle n'est pas si bête que ça !

– Qu'est-ce qu'on fait ? Moi, je propose que, pour une journée, elle fasse partie de notre club, comme ça, elle aura de quoi raconter à son retour sur le Continent.

Le groupe, dans la joie générale, acquiesça. Ils étaient impatients de voir comment je réagirais devant les merveilles de leur île. Lorsque je leur appris que je m'appelais Ozone, ce nom ne leur dit absolument rien. Le Roi des arbres éclata de rire.

– Tu ne vois donc pas qu'on a d'autres chats à fouetter non ? C'est que vous êtes tous des rêveurs vous, de l'autre côté de l'Océan, ici il faut vivre avec ce qu'on a, l'eau, la terre salée, le soleil, et puis... tout le reste dont on te parlera après...

Il s'interrompit un moment, regarda ses camarades, puis ajouta :

– ...si tu n'es pas une espionne comme tous nos envahisseurs !

Sur ce, la cloche sonna. En fait de cloche, c'était une vieille jante de roue de camion suspendue au bout de fils barbelés, dans les branches d'un manguier presque mort, qu'un élève faisait résonner à l'aide d'une barre de fer tout aussi rouillée. Dès que cette musique retentit, tous les élèves se rassemblèrent devant les classes. C'étaient des hangars construits non loin de l'Océan, recouverts de palmes de cocotiers. L'air marin et les rayons du soleil avaient élu domicile en ces lieux où, apparemment, il devait faire bon vivre. Mais je devrais garder pour moi seule ces remarques de voyageur, peut-être même de touriste (bien que je ne croie pas du tout en être une). De toute façon, des écoles pareilles, sur le Continent, il y en a des tas. Raison de plus pour ne pas insister sur ce point.

Le plus intéressant ce fut ce que je vécus par la suite.

Les Explorateurs me firent entrer dans leur classe. Le prof ne se soucia guère de ma présence. J'étais assise tout au fond afin de bien écouter et de pouvoir observer tout ce qui allait se dire et se faire en ce lieu. Le prof commença par interroger la Salamandre sur les leçons de la veille. Mais ce n'était pas ce que vous pouvez croire, vous qui êtes habitués aux leçons à apprendre par cœur, aux interrogations écrites et autres contrôles, aux punitions exemplaires qui vous gâchent toute une année. Non ! La Salamandre n'a pas eu de leçons à apprendre. Elle racontait tout simplement, à toute la classe qui ne bougeait plus, qui écoutait tout ouïe, qui suivait avec attention ses moindres gestes, ses aventures dans la ville la veille au soir.

– Alors, les amis, vous êtes prêts ?

– Ouiiii ! répondit la classe en chœur.

D'un pas alerte, la Salamandre avait bondi sur l'estrade², elle avait pris un morceau de craie dans la boîte à craies. C'était de la craie rose qui ressemblait étrangement à cette argile dont les femmes enceintes raffolent du côté de chez moi. Elle commença son récit qu'elle devait illustrer au tableau.

– J'allais donc vers le port de pêche hier à dix-huit heures et j'ai emprunté, comme monsieur le Prof me l'a conseillé, ce petit sentier qui passe par les jardins potagers (j'espère que je n'ai pas empiété sur ton domaine cher ami, ajouta-t-elle, en clignant un œil en direction du Jardinier). Eh bien, je peux vous assurer que tous les signes cliniques (elle insista sur ce mot et la Cora applaudit)... de la dégradation du sol étaient là. Sur cette portion de terre qui fait à peu près – voyons – trois hectares il y avait combien de plantes et légumes déjà ? Je crois qu'il y avait du gombo, de l'oignon vert, des épinards, des feuilles de patate douce, des feuilles de taro... Et puis quoi encore... Voilà ! de la tomate. Je ne sais pas, monsieur, dit-elle en se tournant vers le prof, si on peut associer toutes ces cultures dans un même champ. Ça fait beaucoup, non, vous ne croyez pas ?

Elle s'arrêta un instant, observa ses camarades. Les uns lui tiraient la langue, d'autres gesticulaient, d'autres encore riaient bêtement. Le prof, les bras croisés, allant et venant sur l'estrade, attendait la suite et, comme la classe s'agitait depuis quelques secondes, il vociféra :

– Continuez !

– Qu'est-ce que j'ai vu encore ? Voilà ! Les tomates étaient tachetées de noir, les oignons verts avaient le bout de leurs feuilles asséché, les feuilles de taro et de patate étaient plus ou moins jaunes, et puis...

euh... les feuilles de gombo tombaient presque à vue d'œil. Alors je me suis dit : soit le sol est trop pauvre, soit des petites bêtes habitent par là et font la fête régulièrement dans ce paysage, soit il s'agit des deux facteurs en même temps ou bien, euh... Vous voyez bien, monsieur, je vous l'avais dit. Ce n'est pas ma spécialité le jardinage ! Moi, je me contente d'avalier ce que je trouve dans mon plat à midi et encore s'il y a quelque chose à manger !

Un fou rire s'empara de la salle, ce qui, contre toute attente, mit le prof de bonne humeur.

– Voyons la Salamandre, ce n'est pas si mal que ça, tu pourrais même de temps à autre donner un coup de main au Jardinier dans la cour de l'école ! Ou à la cuisine, comme tu voudras...

La Salamandre, le sourire au coin des lèvres, dessina alors tout ce qu'elle avait pu observer. Elle ajouta même des détails qu'elle avait oubliés de raconter. Le tableau se remplit des dessins les plus invraisemblables. Les couleurs jaune et rose dominaient. Et, avec ce titre qu'elle donna au tableau noir illustré d'un bout à l'autre, il y avait de quoi se poser des tas de questions :

*Voyage dans un jardin potager au cœur d'une ville insulaire*³.

C'était un beau titre et cette école, une chouette école ! Si je me sentais tellement bien dans cette ambiance, c'est parce que je n'avais encore rien appris de cette île, qui, je le saurais plus tard, n'était pas le paradis sur terre. La Cora, qui était ma voisine immédiate, m'expliqua à voix basse que cette école possédait une ferme avec de faux animaux, un jardin, un marché, un château d'eau. Tout autour de la salle, je ne l'avais pas encore remarqué, poussait de la citronnelle. Mon estomac criait famine. C'étaient des cris incompréhensibles pour les autres, pensai-je. Soudain, la Cora se redressa et annonça à la classe entière :

– Je vous présente Ozone, notre invitée du jour ; je crois qu'elle doit avoir très faim ! Je vous prie de bien vouloir l'en excuser car elle va devoir prendre son petit déjeuner...

La classe applaudit. Qu'est-ce qu'ils peuvent être polis, ces enfants ! pensai-je.

– À la cantine ! Tous à la cantine ! cria l'Homme à lunettes.

Tout le monde se retrouva dehors. En passant, quelques touffes de citronnelle avaient été arrachées par le Jardinier, qui, semble-t-il, s'occupait également du petit déjeuner.



Dans ce brouhaha qui accompagnait la sortie de la classe, le prof avait disparu. Il ne restait aucun adulte dans l'école. Peu après, les élèves des autres classes sortirent également et tout le monde se dirigea vers un espace ouvert, sous un manguier, qui s'appelait « la cantine ». Chaque classe avait emporté sa ration de citronnelle. Le tout fut mis dans une marmite remplie d'eau. Il y avait là un feu de bois où de minuscules brindilles s'allumaient tout de même. Car l'île manquait de bois depuis déjà un certain temps. C'était une denrée rare. Seuls les plus riches se réservaient encore le droit d'aller en acheter sur le Continent, disait l'Homme à lunettes.

– Tu veux dire en voler ! s'exclama Le Roi des arbres qui semblait très au fait de toutes ces choses-là.

Apparemment, tous les enfants avaient aussi faim que moi. La conversation retomba et, bientôt, on fit la queue devant l'unique marmite remplie de citronnelle bouillante. Chacun eut droit à un bol de tisane, sans sucre, sans pain, sans rien d'autre ! C'était cela et rien que cela pour le petit déjeuner ! Les enfants jubilaient. De quoi avais-je à me plaindre ? Je toussais, une gorgée de tisane chaude avait ébouillanté mon estomac désespérément vide, et je savais qu'il se remettrait à crier de plus belle. Mais, de toute façon, il fallait oublier la faim. Les explorateurs n'ont pas faim, m'a-t-on dit.

– C'est la devise de notre club ! expliqua l'Homme à lunettes.

Maintenant, je commençais à comprendre que je n'avais pas échoué sur l'île aux trésors. On improvisa pour moi une visite guidée de l'île. Chaque explorateur devait m'emmener dans un endroit précis, pendant quelques minutes, juste le temps que je puisse voir un peu. Et puis le prochain guide devait me conduire de là jusqu'à un autre endroit et ainsi de suite. La Cora organisa le programme :

– Le Roi des arbres, t'as quelque chose à lui faire voir, toi ?

– La forêt de canne à sucre !

– Très bonne idée. Ça lui remettra un peu les idées en place, j'en suis sûre... et toi « Lunetteux » ?

L'Homme à lunettes rajusta ses verres sur son nez. Il avait l'air faussement savant et se prenait pour un adulte mais moi, je ne lui donnais pas plus de douze ans.

– C'est que... il se racla la gorge, regarda en l'air et interrogea la Cora. Tu veux que je lui montre quoi ?

– Mais ce que tu veux. T’as rien à lui apprendre ? Tu n’es qu’un mauvais prof, et ta copie vaut zéro... C’est que tu manques d’imagination sur toute la ligne, toi !

Rires sans fin et commentaires interminables de la part des copains.

– Bon, puisque tu prends les choses sur ce ton-là, je l’emmène dans mon labo, ça te va comme ça ?

Tout le monde se moqua de lui. Mais il avait déjà tourné les talons et s’était enfui quelque part derrière les classes.

– Moi, dit la Salamandre, je veux bien lui faire visiter mon *chez-moi* ; il faut qu’on y aille tout de suite.

– Ensuite, ce sera mon tour, ajouta la Cora, il faudra qu’elle voie le marché, d’accord ? Rendez-vous au coin du troisième carré gauche, rue des Crevettes ! Je suis sûre que ça lui fera plaisir tout ça...



Sans me demander mon avis, le programme avait été bouclé par la Cora et ses joyeux camarades. Je n’avais qu’à suivre chaque guide, et ma journée serait bien remplie. Et c’est ce que je fis sans même m’en rendre compte. La faim n’était plus qu’un mauvais souvenir. Je me demande bien si je n’ai pas dormi en cours de route. Mais comment donc ? Je me sentais légère comme si j’étais en train de rêver. Je crois que la citronnelle que j’avais avalée en trois gorgées devait y être pour quelque chose. C’est vraiment curieux : durant toute la visite de l’île, il me semblait que j’entendais des voix familières. J’avais tellement envie de rentrer à la maison. Mais je ne pouvais pas abandonner mes amis de l’île, comme ça, sur un coup de tête. De quoi aurais-je eu l’air, hein ? Il fallait quand même que j’aie de quoi raconter à maman à mon retour, que je me vante devant... le Roi des friandises (tiens, c’est comme ça que je dois t’appeler, toi qui me joues des sales tours à longueur de journée !).

1- Héros du livre de Saint-Exupéry, aviateur et écrivain français (1900-1944).

2- n. f. : plancher élevé de quelques marches au-dessus du sol.

3- adj. : un peuple insulaire, qui habite une île.

Au royaume de la Salamandre

– Admire un peu, ici c'est mon royaume ! s'exclama-t-elle. Papa, maman, voici Ozone, elle est venue nous voir cinq minutes !...

– Qu'est-ce que ça veut dire « cinq minutes » ? Tu te mets à parler comme sur le Continent ? Et puis, comment tu vas les compter tes cinq minutes comme tu dis, tu sais bien qu'on ne mesure pas le temps ici, ajouta la mère.

– Ça, c'est vrai, reconnu la Salamandre. Puis, s'adressant à moi :

– Tu vois, il n'y a aucune montre ici !

– Ça, c'est vrai, je l'avais remarqué, fis-je.

Le temps n'existait pas au royaume de la Salamandre.

– À quelle heure tu vas à l'école ? À quelle heure tu reviens ? À quelle heure tu manges ? À quelle heure tu fais tes devoirs ?

– Comment ça à quelle heure ? À quelle heure ? À quelle heure ? Ça va pas chez toi ou quoi ? Maman vient de te dire qu'il n'y a pas de temps ici ! Tu vois maman, elle te croit pas !

– Pour ça ma fille, me dit-elle, je te comprends. Tu voulais connaître le monde, je suppose. Eh bien, tu vois, à deux pas de chez toi, tu habites en face n'est-ce pas, sur le Continent ? À deux pas de chez toi, ton monde, ce n'est plus le monde.

Elle sourit et je vis que ses gencives avaient la même couleur que les miennes.

– Tu peux continuer ta visite si tu veux ou rentrer chez toi si tu en as déjà marre, si tu te sens complètement perdue !

La Salamandre me fit signe de la suivre. Ce royaume était fait d'une seule pièce. La cuisine, les chambres, la salle de séjour étaient là.

– Tu vois, me dit-elle, quand on prend son repas, la pièce devient une salle à manger, quand on fait la cuisine, c'est une cuisine ; quand on dort, ça se transforme en plusieurs chambres, ça s'agrandit avec chacun sa chambre. Eh oui ! c'est comme ça chez moi...

– Et maintenant, comment elle s'appelle ta maison ?

– Maintenant ? maintenant ? reprit-elle comme si elle ne comprenait pas ce que je voulais dire par là. Dis-moi, qu'est-ce que tu appelles « maintenant » ?

– J'oubliais, maintenant, c'est maintenant quoi, pendant que je te parle !

La Salamandre était ahurie. Elle secouait la tête, elle devait me trouver très drôle.

– Je crois que toi, tu ne pourras jamais vivre chez moi. Comment on pourrait se parler si chaque fois que tu utilises des mots, on ne sait jamais ce qu'ils veulent dire ?

– Tu as raison, répliquai-je, je crois que ce serait très difficile de pouvoir se raconter des histoires.

– Ici, figure-toi qu'on ne se raconte jamais d'histoire. Chacun dit ce qu'il a à dire, et puis c'est tout. Par exemple, je veux manger une mangue – bon, prends-en une là-bas sous l'arbre. Ou bien je vais en classe, je vais au marché. Je vais te donner une gifle, tu vois, ça ne se dit pas.

Je reçus une belle gifle sur la joue gauche. Alors je compris exactement ce que la Salamandre voulait dire. Tiens, c'est vrai ça, je n'y avais jamais pensé ! Une gifle, ce n'est pas un mot...

– Chez moi, tu ne dis jamais ce que tu fais parce que tout le monde voit ce que tu fais.

– Je répétais en sourdine : ne jamais dire ce que tu fais, ne jamais dire ce que tu fais !

– Viens, viens voir, dit-elle, ma maison se transforme en cuisine !

Incroyable, mais vrai. Les quatre murs s'étaient rétrécis, un fourneau dans lequel traînaient quelques brindilles et plein de sable avançait lentement comme sur des roulettes. Bientôt un canari rose, jaune et noir se posa sur le fourneau, le feu s'alluma, mais il n'y avait que de la fumée.

– Tu vois, nos fourneaux ne donnent point de flammes, ce sont tous des fumeurs ! C'est pour ça que tu as du mal à respirer dès que tu entres chez quelqu'un.

– C'est moi qui fais la cuisine chez toi ?

– Évidemment, tu voulais que ce soit qui ?

– Je ne sais pas, moi !

– J’aime mieux cette réponse. Parce que, tu vois, ça peut être papa, ça peut être moi, ça peut être toi, vas-y si tu veux essayer...

Comme par enchantement, je me suis retrouvée en train de couper des oignons en rondelles ; soit dit en passant, d’habitude, j’ai horreur de ça parce que ça me fait pleurer. Au royaume de la Salamandre, c’était un plaisir ! Et puis, vous savez quoi ? Les oignons étaient sucrés ! Je dirais même parfumés à la goyave. Alors, le canari est resté vide. La Salamandre et moi avons fait la fête, ses amis de la ville que je ne connaissais pas encore sont arrivés à l’improviste. Ils ont mangé avec nous. Inutile de dire qu’ils n’avaient pas été invités. Ils ignoraient ce mot. Moi, j’avais encore faim.

– T’as rien d’autre à manger, dis-je à la Salamandre, en aparté.

Ses amis se regardèrent comme s’ils avaient entendu ce que je venais de dire. Décidément, au royaume de la Salamandre, il n’y avait rien à cacher. Tout se savait comme s’il y avait des échos partout. Les murs doivent avoir certainement des oreilles. Seulement, il n’y avait même plus de murs, ils venaient de s’envoler au moment où je parlais. Mais il y avait encore un toit, je ne sais pas par quel miracle.

Un garçon me sourit, il avait des dents bleues comme s’il avait avalé de l’encre, c’était quand même original, il faut l’avouer. Il se mit à me parler.

– C’est presque le désert ici. Tu viens d’où toi, au fait ? Chez toi, c’est encore le monde. Mais on se sent bien ici, tu verras, quand tu auras traversé le marché, tu n’auras plus faim, je t’assure !

– Traversé le marché ?

Oui, nous devons rejoindre la Cora au coin du troisième carré gauche, rue des Crevettes et je crois que j’avais oublié. Déjà !

Et je me suis dit :

– Normal, puisqu’ici, le temps n’existe pas !

Un marché pas comme les autres

Les joyeux copains de la Salamandre nous accompagnèrent jusqu'à la place du marché. À l'entrée, ils firent demi-tour en marchant à reculons comme s'ils avaient aperçu un chien errant. Bizarre ! Il me semblait, depuis que j'avais atterri dans ce bled¹, qu'il n'y avait aucun animal domestique sur l'île.

– C'est vrai ça ? Pas de chien, pas de chat ici ? questionnai-je.

– Qu'est-ce qui est vrai ? Elle sourit, puis continua, pensive. Imagine donc que rien n'est vrai. Les arbres ne sont pas des arbres. L'école n'est pas l'école. Un chien serait quoi au fait ? Et maman ne serait pas maman ? Ce serait terrible ça ! Mais, tu sais quoi ?

– Non, fis-je rêveuse et impatiente d'entendre ce qu'elle voulait me dire au juste.

– Eh bien, tu ne serais pas noire, tu ne serais pas une fille... et moi non plus !

– Ça alors ! Ce serait terrible, en effet.

Et j'ai ajouté, sans y penser :

– Pas de chien ? Pas de chat ici ? La vie est tellement moche sans les animaux !

Le marché était pratiquement vide. Un endroit en plein air avec de minuscules ruelles tracées à la main, dans le sable. On pouvait donc les effacer et les retracer chaque fois qu'on passait par là. La Salamandre pouvait s'amuser, tranquillement, à dessiner par terre toutes les ruelles par lesquelles nous devrions passer jusqu'au lieu de notre rendez-vous.

– Rue des Crevettes, au coin du troisième carré gauche. Ça doit être là-bas !

– Où ?

– Élémentaire ! Là où tu vois deux paniers pleins de crevettes blanches...

– Des crevettes blanches ?

Je n'en croyais pas mes oreilles, et comme la Salamandre pouvait lire dans mes pensées, elle répondit :

– Oui, ici, elles peuvent être de toutes les couleurs : blanc, rose, bleu, noir, rouge, vert, violet, orange et même arc-en-ciel ! Pourvu qu'on puisse les manger...

– Ah oui ? Parce qu'elles ne sont pas toujours comestibles ?

– Chaque fois, il faut goûter pour voir, « comestible » n'a aucun sens, tu vois bien. Parfois, il suffit de les regarder et on peut être rassasié des crevettes. Si tu attrapes une indigestion (ce qui est très rare chez nous), tant pis pour toi ! Tu l'auras vraiment voulu, et tu mérites que toute la ville se moque de toi...

Je me disais que j'allais pouvoir me régaler en sortant de là. Mais j'étais déjà déçue. Soit dit entre nous, quel est l'enfant qui ne raffole pas de ces petites bêtes, bien cuites ou à griller soi-même de préférence ? Ce n'est pas moi en tout cas !

La Salamandre se baissa de nouveau et se mit à relier les ruelles les unes aux autres.

Le marché devint alors un ensemble de carrés. Et, au fur et à mesure que nous avancions, il y avait aussi des rectangles, des triangles, des losanges, des trapèzes. Dans ces figures se dressaient des volumes de toutes sortes : des parallélogrammes, des cubes, des pyramides, des cylindres et bien d'autres formes encore que j'eus du mal à reconnaître parce que je n'avais aucune envie de me rappeler mes leçons de géométrie. De toute façon, j'avais tout oublié et c'était bien mieux comme ça...

La Cora était plantée comme un arbre au milieu de ce décor qui, à mon avis, n'avait rien d'un marché. Un sourire narquois lui ouvrait la bouche comme si elle nous préparait une mauvaise farce, avec des ingrédients qu'elle cachait dans un petit panier qu'elle tenait à la main.

– Alors les filles, le royaume de la Salamandre était beau ?

Je pensai :

– Ta remarque est très plate !

Elle avait déjà capté ma pensée. Décidément, je commençais à me sentir un peu piégée. Je ne pouvais rien garder pour moi toute seule. C'était insupportable...

– Ici, il n'y a aucun relief, tout est plat, les poissons, les légumes, les

fruits. Tiens, ces volumes que tu vois là-bas ce sont les paniers, les tables, les cuvettes, les divers récipients contenant les marchandises, dit la Cora au moment où la Salamandre s'évanouissait comme un nuage par-dessus le marché. Elle ne m'avait même pas dit adieu !

J'avais des crevettes bleues juste à mes pieds ; dans le même panier il y avait des avocats entiers. Ils étaient verts tachetés de rouge. Mon ventre criait famine. Je tâtai mes poches, je n'avais pas un seul rond et puis, je n'aurais même pas eu de feu pour faire cuire mes crevettes.

Oh ! elles ressemblaient à des cailloux. Elles s'étaient fossilisées, les avocats aussi. Décidément, j'allais de surprise en surprise. La Cora, silencieuse et l'air faussement innocent, m'observait du coin de l'œil.

– Ce sont des crevettes plates et des avocats séchés ! Le soleil les a déjà mangés.

– Dommage ! Ce sera pour la prochaine fois, demain peut-être si j'ai la chance d'en trouver des vivantes...

– Demain ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Tu es vraiment marrante, toi !

– Où est-ce que je me trouve en ce moment ? demandai-je.

Le rire de la Cora traversa le marché. Tout le monde se tourna vers nous.

– Quelque part dans l'océan Atlantique, non loin du cap des Palmes, répondit-elle.

Sa voix avait changé. Elle était devenue si lointaine, comme un écho. Je perdais la mémoire, je ne savais plus si j'avais appris tout cela en géographie.

– Demain n'existe pas, tu le sais bien, dit-elle.

– Oui, demain n'a pas de sens, fis-je sans enthousiasme, c'est pour ça que je n'ai plus faim.

– Tu es donc prête à aller au pays des arbres ?

Le pays des arbres avait un roi, ce garçon mélancolique, autoritaire, peu bavard. Une idée me trottait dans la tête depuis ma venue sur l'île, j'aurais voulu qu'on en parle avant que j'oublie tout. Pourquoi la Salamandre, pourquoi la Cora, le Roi des arbres, le Jardinier, le Chef des cailloux ?

– Ce sont des noms comme les autres...

– Exactement comme tous les autres, affirma la Cora. Tu crois que c'est pour jouer qu'on les porte ces noms ? On ne les change pas

comme on change d'habit ! La Salamandre, c'est une fille petite et maigre au teint clair avec des taches de rousseur. La Cora, c'est moi, un instrument de musique, j'ai le don de communiquer avec tout le monde, je peux apaiser ta colère, ta faim, ta soif, ton angoisse. Le Roi des cailloux s'occupe du patrimoine national, il faut que tu le voies, il a des choses à te dire.

Leurs noms étaient si bien taillés, comme sur mesure. Ce n'était pas des habits. Non ! C'était leur propre corps. Ils se sentaient bien ou mal dans leur peau. Chaque enfant ressemblait étrangement à son nom, pas à ses parents. Parce que jamais il n'arrive aux parents de nommer les bébés le jour de leur naissance. Et pour cause. Il faut observer le sourire du nouveau venu, le visiteur qui se fait désirer (même s'il est parfois franchement indésirable) pendant neuf lunes, comme si le temps existait vraiment. Il faut tenir compte de la couleur de sa peau, de ses habitudes. Est-ce un gourmand ? Un fainéant ? Un maigrelet ? L'amie de la lune ? La compagne du soleil ? Un enfant de la boue ? Un faiseur de pluie ? Un voyageur ? À en croire ce que dit la Cora, les parents ont du flair et il leur arrive rarement de se tromper sur le nom à donner. Si, par malheur, ce nom lui fait plus de mal que de bien, s'il est fait pour quelqu'un d'autre, alors on peut en changer. Une fois, deux fois, trois fois, si on en a envie. On peut aussi ajouter d'autres noms à son vrai nom comme on prend soin de son corps pour ne pas mourir de froid, de chaleur, de faim.

– Parce que si ta vie est moche comme tout, c'est à cause de ton nom ! dit la Cora.

– Vous avez de chouettes parents, tout de même !

Je crois que j'ai eu bien raison de poser la question en plein marché. La Cora, c'est la fille qui sait beaucoup de choses. Mais elle dit qu'elle n'a rien appris. Elle seule pouvait me dire ce que j'ignorais à propos du nom de chaque Explorateur.

Soudain, un déclic s'est produit dans ma tête. Quelque chose a fait tilt².

– Curieux quand même, les marchandises, les tomates, les oignons, le riz, l'huile de palme, toutes ces choses, ces tables, ces paniers ne ressemblent pas à leur nom. Bizarre, bizarre, fis-je, intérieurement.

– Est-ce que ce sont des personnes, d'après toi ? demanda la Cora.

Je n'avais pas besoin de lui dire tout haut ce que je pensais tout bas ; comme d'habitude, elle lisait dans mes gestes, mes sourires, mes clins d'œil, mes soupirs.

– En fait, pourvu qu'ils existent, c'est tout. Peu importe comment on

les appelle. Mais moi, je suis moi, est-ce que toi, tu n'es pas toi, la Cora ?

– Je croyais que tu voulais voir le marché et voilà que tu te mets à parler comme une grande personne... dit-elle.

– De toute façon, tu ne peux pas rester bébé toute ta vie, alors... Et ça, c'est la seule vérité que j'ai apprise par moi-même, déclarai-je, d'un air franchement sérieux.

Nous avions traversé les ruelles tracées par la Salamandre. Elles s'effaçaient derrière nous. Dans ce marché léger et transparent comme une maison de verre, chaque passant se frayait un chemin jusqu'à l'endroit exact où ses pas devaient le conduire. Alors il pouvait acheter ou vendre des tas de choses, puis il repartait chez lui par une ruelle toute neuve qu'il dessinait dans le sable.

Tout ce que je peux dire, c'est que le marché de l'île aux cailloux blancs était comme une carte de géographie que je pose sur ma table, en classe, et sur laquelle je peux dessiner les fleuves et la mer en bleu, la forêt en vert, les montagnes en marron, la savane en orange, le désert en jaune. Alors, je me demande bien pourquoi on me disait que c'était l'endroit où on vend et achète des tas de choses qu'on ne peut même pas manger. La preuve, c'est que je recommence à avoir terriblement faim. Je regarde à ma droite, la Cora n'est plus là. Il y a une silhouette de petit garçon qui me sourit. Son visage se transforme du coup en un personnage de bandes dessinées dont je ne me rappelle plus le nom. C'est terrible, je perds la mémoire depuis que je suis là. Faudrait quand même que je puisse retrouver mon chemin jusqu'à la maison. Pour l'instant, je suis toujours sur l'île.

Le Chef des cailloux me tend la main. C'est la première fois que quelqu'un me serre la main ici.

Les cailloux blancs s'étendaient devant nous, à perte de vue. Il y en avait des petits et des grands, des ronds, des carrés, des ovales, des minuscules. Ils pouvaient changer de couleur.

Il dit :

– Ça dépend de la lumière du soleil. Tu vois, ceux qui sont à l'autre bout là-bas sont les plus précieux. On y tient beaucoup. Mais ils sont devenus touristiques.

Le Chef des cailloux souriait tout le temps. Pourquoi ressemblait-il à mon petit frère ? Je fis un effort inouï pour rassembler les bras et les jambes comme si je voulais jouer à la corde (au fait, pourquoi j'avais donc du mal à regarder en arrière ?). J'observais mon voisin de près, effectivement, il avait les yeux de N'klazi. Mais est-ce que c'était lui ?

J'ai buté alors contre une pierre toute ronde, toute blanche. Un œuf ? Certainement pas. C'était si transparent, scintillant même.

– Regarde ce que j'ai trouvé, m'exclamai-je, un œuf !

– Tu parles ! Un diamant. Ici, ça ne vaut rien, y en a partout. Tu peux en ramasser autant que tu veux.

– Qu'est-ce que je pourrais faire avec ça ?

– Les emporter chez toi, voyons. J'imagine que tu aimes les bijoux chic. Tu les confieras à ta mère, elle pourra trouver un bijoutier.

– Ça va être drôlement compliqué. Je pourrai jamais transporter tout ça. Les bandits, ça existe partout. Non, je ne peux pas avoir de diamant sur moi.

– Qu'est-ce que tu peux être bête parfois ! Si tu en mets juste quelques-uns dans tes poches, qui croira que ce sont des diamants que tu as là comme des bonbons, à portée de main ?

Il laissa effectivement tomber trois cailloux dans la poche gauche de ma robe. Il en mit quatre de l'autre côté.

– T'as raison, mais... fis-je, l'air pensif, je pourrai jamais confier ça à quelqu'un. Je préfère les garder tranquillement dans ma chambre, en souvenir de toi...

Son sourire était magnifique, et il me faisait aussi des grimaces, exactement comme N'klazi. Au fur et à mesure qu'on avançait dans le champ de pierres, les cailloux changeaient de couleur. Il prit une motte de terre entre ses mains, il l'observa et la laissa tomber. Il en recueillit des pépites d'or qu'il déposa dans le creux de ma main gauche.

– D'après toi, qu'est-ce que ça peut être ? Je ne suis quand même pas si bête que ça, remarque ! Pourquoi y a pas un seul chercheur d'or dans le coin ?

– Pourquoi tu chercherais de l'or s'il y en a partout ? Logique non ? On pourrait pas tourner un western³ ici, ce ne serait plus un western. Personne ne se battrait pour l'or, ça n'aurait pas de sens...

– Donc, si je comprends bien, il n'y a aucun trésor ici ?

– Ça dépend, parce que, le trésor, c'est pas seulement ce que tu peux chercher partout, emporter chez toi et qui te permet de devenir très riche. Le trésor, c'est ce que tu entends, ce qui plaît à ton cœur, ou bien ce que tu peux dire à quelqu'un que tu aimes...

– Mais la Salamandre dit qu'on ne raconte pas d'histoire dans ce pays, fis-je.

– Elle a raison si tu veux. Mais elle ne t'a pas dit toute la vérité. Et moi, précisa-t-il, je ne peux pas te la dire non plus, je ne la connais même pas. Parce que, la Vérité, on ne sait plus où elle est, t'as qu'à regarder les grandes personnes. Tiens, comme à la télé. Il n'y a pas une seule parole qu'ils disent qui soit vraiment vraie. Il y a 50 % de chance qu'elle soit fausse. T'as qu'à regarder les yeux, les joues, les dents, les sourires et tout, les mains. Tu n'apprends rien si tu veux, mais tu sauras tout, tout je te dis !

– Ouais, répondis-je sans enthousiasme.

– Et puis, tu sais quoi ?

– Non...

– On dirait qu'on les cache quelque part dans le corps...

– Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

– Il y a la vérité déposée dans le ventre, y a celle qui se cache dans la tête, y a celle du foie, et puis y a celle de la main...

Le Chef des cailloux m'avait complètement sciée. Avec son faux air innocent, je croyais qu'il allait me raconter une fausse histoire sur les cailloux. Mais non. Voilà qu'il m'envoie promener ailleurs, dans des choses qui, d'habitude, sont très compliquées pour moi...

Mais il était si près de moi. C'est pour moi qu'il parlait. C'est à moi seule qu'il parlait. Le Chef des cailloux m'intriguait beaucoup. Ah, j'oubliais de dire qu'il avait des yeux de tortue ! C'est vrai, il aurait même pu s'appeler la Tortue... Il parlait, il parlait et par malheur pour moi, je crois que j'écoutais tout.

– Tu vois, nous, on cacherait bien des choses dans nos poches, dans nos cartables, nos cases, dans des boîtes, dans des caisses, sous nos matelas. Mais avec eux, c'est drôlement compliqué. Ce sont peut-être des magiciens. Ils font sortir les histoires et les choses de leur corps, et ils veulent que nous, on les croie !

Je lui ai dit :

– T'as raison. Chez moi, c'est pareil. Les histoires de leur tête ils appellent ça des pensées. Et il faut vraiment être dans leur tête, pour suivre ce qu'ils pensent, surtout qu'ils pensent mal parfois...

Il m'a répondu :

– Et puis, la Vérité du foie, celle qui plaît, celle qui est capable de calmer tes crises de nerfs, j'ai souvent entendu maman parler de ça...

J'ai continué, très sûre de moi :

– Et puis les mots qui sont dans la main, ils auraient pu être tellement vrais. Mais si les mains sont sales, ça change tout, tu vois...

Le Chef des cailloux souriait. Nous étions devenus les plus grands complices du monde. À nous voir ensemble, on aurait dit qu'on était en train de monter un plan.

– Moi, j'en connais des histoires comme ça, des choses qu'ils cachent dans le ventre. Tu veux que je t'en raconte une ?

– Je veux bien.

– Alors, écoute.



Le Chef des cailloux se mit à siffloter, puis à chanter une belle chanson qui disait :

*« Je ne peux plus bouger,
je suis paralysée.
Mon cœur est transpercé.
La pluie gronde.
La pluie parle.
Je ne peux plus rien manger. »*

Quand il eut fini de chanter, il me regarda de pied en cap et il me dit :

– Est-ce que cela n'a pas de sens ?

– Quoi ?

– Tais-toi donc et tu entendras le reste. Alors, j'ai écouté et voici ce que j'ai entendu :

« Un beau matin, un chasseur allait chasser en pleine forêt, au temps où la forêt existait encore. Tu sais que les chasseurs chassent surtout la nuit et rarement en plein jour. Ce jour-là il avait beaucoup de chance. Le petit matin l'a surpris alors qu'il n'avait pas encore fini de faire son tour habituel. Il décida de continuer sa route en plein soleil. Il faut dire qu'il avait vraiment envie de flâner un peu. La matinée s'annonçait fraîche mais sans aucune pluie à l'horizon. Il avançait d'un pas alerte par le sentier serpentant à travers les grands arbres et les lianes qu'il connaissait bien. Et

il avait même envie de chanter, tellement il se sentait heureux.

Tout à coup, le sentier prit fin. Il arriva à un endroit dégagé, on venait d'abattre des arbres et, un peu plus loin, on avait mis le feu afin que les herbes deviennent de la cendre. Il y avait encore des traces de feu par endroits mais, au beau milieu de ce qui allait devenir un champ, il y avait, répandue en fines poussières très blanches qu'on pouvait apercevoir de très loin (tellement elles étaient blanches), de la cendre, de la très belle cendre. Le chasseur était un homme et il ne pouvait pas détacher son regard de ce qui était beau. Il était ébloui par cette cendre qui ne ressemblait à aucune autre. Alors il s'exclama :

– Eh, si tu étais une femme, je me marierais avec toi !

Il observait la cendre, passait et revenait au même endroit, inutile de dire qu'il n'avait même plus envie de continuer son chemin. La cendre le retenait là, sous son charme.

– Si tu étais une femme, oui, si tu étais une femme... répétait-il tout bas.

Une brise très légère souffla, un tourbillon se leva, souleva la cendre qui devint une tête, des bras, des jambes, un corps de femme. La femme redressa la tête et dit :

– C'est vrai ? Tu voudrais réellement m'épouser ? Tu pourrais respecter mon secret ?

Il répondit :

– Bien sûr, est-ce que tu veux mettre ma parole en doute ?

Sitôt dit, sitôt fait. Ils étaient mari et femme. Le chasseur a épousé la cendre transformée en femme. Le chasseur était vraiment un homme, comme tu vois, un de ces grands messieurs qui adorent les femmes au teint très clair.

Donc voilà la cendre changée en femme qui lui dit :

– Bon, allons-y, je veux bien te suivre jusque chez toi...

Il plaça son fusil sur l'épaule droite. Et ils marchèrent et ils marchèrent. Le village était très loin et ils marchèrent encore.

Lorsqu'elle aperçut les premières cases du village, elle s'inquiéta encore :

– Dis, tu pourras vraiment respecter mon secret ? Combien de frères as-tu ?

– Il lui répondit :

– J'ai deux petits frères, j'ai trois petites sœurs.

Elle soupira, encore plus inquiète. Elle ajouta :

– S'il ne tenait qu'à toi seul, je crois bien que tu pourrais vraiment respecter mon secret. Parce que tu m'aimes déjà et je sais que, pour garder mon secret, je peux avoir confiance en toi. Est-ce que ta mère est là ?

– Bien sûr qu'elle est là !

– Alors, ajouta-t-elle d'un ton de plus en plus mystérieux, écoute bien ce que je vais te dire. Chaque fois que tu iras à la chasse, dis bien à ta mère qu'elle surveille le ciel. Si je l'accompagne dans ses champs, chaque fois qu'elle verra les nuages devenir noirs, d'un noir qui apporte la pluie, dis à ta mère qu'elle doit me laisser aller sous le hangar. Tu entends ? Le reste du travail, on le fera après. Mais il faut absolument que je m'abrite sous le hangar quand la pluie sera là.

C'était cela le secret que le chasseur devait respecter.

Un jour, il prit son fusil de chasse et le mit sur son épaule. Il s'apprêtait à aller à la chasse, il ne savait pas ce qui l'attendait, il prit soin de dire à sa mère :

– Si la pluie s'annonce, si les nuages sont noirs, très noirs, alors tu diras à ma femme : « Ne reste pas là à travailler, viens t'abriter sous le hangar » parce que, mère, une goutte de pluie ne doit pas toucher le corps de ma femme. Son totem, c'est la pluie, oui, la pluie.

Sa mère ne dit rien. Alors il partit à la chasse.

Dans ce monde-ci, tu vois, il y a des gens qui ne méritent pas d'être appelés des humains. Car si tu sais que la cendre changée en femme a un grand secret, si tu dois absolument le respecter, alors respecte-le, sinon la cendre changée en femme peut se transformer en terre par ta faute. Car la pluie est la seule chose qui a le pouvoir de transformer la cendre en terre, et tu le sais bien.

Les deux femmes allèrent, comme d'habitude, travailler dans les champs de la belle-mère. Et le ciel devint noir. Les nuages étaient suspendus dans le ciel, pleins de pluie. La femme se mit à chanter :

Je ne peux plus bouger.

Je suis paralysée.

Mon cœur est transpercé.

La pluie gronde.

La pluie parle.

Je ne peux plus rien manger.

La belle-mère répliqua :

– Non ! On ira sous le hangar quand j'aurai fini de ramasser ces herbes

sèches. Entasse donc les tiennes !

Elle lui répondit :

– Je te parle sérieusement et tu ne m'écoutes même pas. Est-ce que tu ne m'entends pas ? Tu vois bien ce que je vois ? Ce qui arrive vraiment ?

Inutile de dire que le hangar était loin du champ. Et les deux femmes restèrent encore dans le champ à entasser les saletés. Quand elles partirent, ce fut trop tard ! Elles ne purent dire : ça y est, nous sommes arrivées. La pluie faisait déjà son bruit habituel. Elle tombait, tombait, tombait. La femme reçut une goutte ici qui fit un trou. Elle reçut une autre goutte-là, un autre trou. Et la cendre mouillée retomba par terre... Il n'y avait plus de femme.

Quand le fils revint de la chasse, il demanda à sa mère :

– Où est donc passée ma femme ?

La mère se racla la gorge et répondit :

– Oui, la pluie parlait ! Ça, c'est vrai. J'étais avec ta femme, elle me suivait, et puis ta femme n'avait plus de jambes, elle s'est répandue sur place, voilà !

Le chasseur prit ses jambes à son cou, il put constater la chose par lui-même. La cendre était répandue sur le chemin !

Et ainsi de suite. Permets-moi de ne pas terminer. Ce qui était dans mon ventre, c'est ce que j'ai dit ! »

– Hmm ! C'est une belle histoire, en effet. Un conte, n'est-ce pas ? Mais c'est pas fini... déclarai-je.

– C'est la vérité du ventre, comme on dit... La suite est franchement laide, je crois que j'ai même oublié ! répondit-il.

– C'est pas grave, fis-je, en regardant juste à côté de moi.



Nous étions arrivés à l'endroit des pierres qui avaient la couleur de la terre. Elles étaient taillées et avaient toutes les formes. C'étaient les pierres les plus précieuses, disait le Chef des cailloux.

– Ce sont des pierres taillées, comme tu vois. Mais ça ne veut pas dire que nous sommes dans la préhistoire. Ici, on n'a aucune idée de tout ça. Ces pierres n'ont pas d'âge, et l'érosion ne peut rien contre elles.

Je me suis baissée et j'ai pu les observer de près. Elles n'étaient pas très lisses. Il y avait des trous minuscules par endroits. Elles n'étaient pas taillées pareil non plus. À ma droite, il y avait un mortier sur lequel était posé un pilon. Là, c'était une tête d'homme avec un nez, une bouche, des yeux, parfaitement visibles. Là-bas une femme à la tête pas comme les autres, au ventre proéminent. Ces pierres devaient peser des kilos. Elles avaient l'air de me dire bonjour. Elles étaient si vivantes. Elles ne brillaient pas, mais quelque chose me disait qu'elles devaient émettre des rayons bénéfiques pour qui passait par là. Elles formaient une grande famille, très nombreuse, qui occupait les lieux. Une famille de pierres posées les unes près des autres. Mais elles ne se chamaillaient pas. Elles ne se battaient pas. Une famille de pierres tranquilles, vivant en plein air. Est-ce qu'elles parlaient ? Elles chantaient plutôt, avec ces yeux ouverts et ce regard perdu vers l'horizon. Quelquefois, c'était franchement des divinités. Est-ce que par hasard je n'étais pas tombé sur l'île de Pâques ? Cette île que j'ai vue une fois dans un documentaire dont je me souviens encore (ça m'avait enchantée soit dit en passant), qui présentait les Colosses. Mais non. J'étais ici et pas ailleurs.

– C'est de celles-là dont je te parlais, c'est notre patrimoine national.

J'ai ouvert des yeux incrédules, je ne savais pas qu'il existait un patrimoine de ce genre. Il continua :

– Mais, comme les gens sont sourds et aveugles, ils ne voient rien, ils n'entendent rien à ce qui a de la valeur. On les vend à la pelle, tu sais, au premier venu. Elles vont disparaître les unes après les autres. Elles vont mourir dans des maisons super luxe, des collections privées comme ils disent, des musées complètement moisies. Et il n'y aura plus rien ici, plus rien tu comprends ? Parfois, on dit qu'on veut les étudier et je me demande si c'est pas encore pire. Je ne sais plus où, je ne sais plus dans quel labo. Et elles ne reviennent plus jamais chez elles. C'est dommage !

– Oui, vraiment dommage ! repris-je.

Le Chef des cailloux m'avait pris la main et je m'accrochais à son bras. Ensemble nous nous frayions un chemin parmi les pierres.

– D'après ce qu'on dit, une femme a dû attirer l'attention des chasseurs de pierres, un certain jour, quand elle revenait de son champ. Elle a buté contre une de ces gentilles pierres qu'elle a prise pour un monstre inconnu. Elle en a parlé à qui voulait l'entendre, et puis voilà !

– C'est un peu ça, si tu veux. Nous, on connaît ces pierres depuis toujours. Comme le temps n'existe pas, on vit avec nos vrais trésors,

sans vraiment les cacher, sans crier sur tous les toits qu'on en possède. Ils sont là et personne n'aura l'idée de s'en vanter ou de les voler (voler n'aurait point de sens, dans ce cas-là). Les étrangers trouvent notre comportement bizarre. Pour eux, tout ce qui existe sur terre s'achète, pourquoi ne pourraient-ils pas acheter nos pierres ? Le drame, c'est que nos grandes personnes ont écouté ces histoires fabriquées de toutes pièces (ils appellent ça des discours) et voilà qu'ils n'ont plus qu'un seul mot à la bouche : argent, argent, argent... Comme si la vie, c'était ça, tu vois.

Le Chef des cailloux ne se prenait pas pour un adulte. Mais il avait l'air tellement sérieux qu'on lui aurait donné dix ans de plus. Quel âge avait-il au fait ? Il ne pouvait pas savoir. Normal, puisque le temps n'a pas de sens. Je lui ai demandé, au moment où il raisonnait comme un grand :

– Tu pourrais vivre sans argent, toi ?

Moi, j'avais un très vague souvenir des pièces de cinq et de dix francs que je déposais régulièrement dans une vieille tirelire. Elles me servaient en cas d'absolue nécessité.

– L'argent, c'est pas la vie, ça n'a rien à voir, répondit-il d'un air grave.

– Là, tu m'étonnes mon vieux !

– Il y a plus important que ça, tu ne crois pas ? Bon, je vais devoir te quitter, dit-il d'un air bien triste. Voici la fin de mon champ. Tu vois, chez moi, on ne dit jamais adieu parce que...

– Le temps n'existe pas, je sais, ajoutai-je.

Le Chef des cailloux était le seul à m'avoir serré la main et à me dire qu'il devait me quitter. C'était fantastique. Et, curieusement, il ressemblait étrangement à N'klazi, comme je l'ai déjà dit. On devait sans doute avoir un air de famille tous les deux. J'avais (sûr et certain) un pincement au cœur, une boule dans la gorge, des larmes aux yeux mais je ne pouvais plus faire un seul pas. Ni en avant ni en arrière. Notre chemin s'était arrêté et il n'y avait pas de route derrière nous.

1- n. m. : mot arabe maghrébin : pays, terrain. Sens familier : lieu, village éloigné, isolé, offrant peu de ressources.

2- Faire tilt, déclencher un mécanisme, donner une inspiration subite.

3- n. m. : film qui raconte les aventures des pionniers dans l'Ouest américain.

Le labo de l'Homme à lunettes

L'Homme à lunettes était là, à la limite du champ de pierres.

– Alors, en forme ?

– Ouais, ça va... fis-je en essayant de rassembler mes idées. Tu dois m'emmener dans ton labo, c'est ça ?

– Ce serait avec un réel plaisir, pour vous servir, comme on dit là-bas ! répondit-il en faisant la grimace.

Je crois que je m'étais trompée sur son compte quand je l'avais aperçu à mon arrivée sur l'île. Ses lunettes n'étaient pas celles du professeur Tournesol et compagnie. Elles devaient lui servir à voir la réalité en couleurs. Depuis qu'il était là, il n'arrêtait pas de faire des grimaces. Il gambadait¹ ça et là, très content de sa journée et surtout de pouvoir me parler de ce qui l'intéressait vraiment : son labo qui, comme tout labo, précisait-il, est un véritable lieu d'expérimentation.

Ici, il n'y avait point de microscope. Il n'y avait pas d'éprouvette ni de mélange chimique. Le labo, c'était tout simplement la chambre de l'Homme à lunettes. Il disait qu'il avait beaucoup de chance parce qu'il vivait seul à cet endroit qu'il ne partageait avec personne d'autre. De temps en temps il recevait des visiteurs qui venaient le voir en ami, pas pour dormir là en tout cas (il avait horreur des parasites). Il avait besoin d'être seul, en dehors du monde des grands et des petits qui veulent devenir grands.

– Hé, qu'est-ce qui t'arrive, Lunetteux (c'était un surnom affectueux) ? Tes verres se sont transformés en montres !

Je m'approchai de lui. Je voyais très nettement l'aiguille des heures, celle des minutes. J'entendais même le tic-tac des secondes et des tierces.

– Mais, continuai-je, on m'avait dit que le temps n'existait pas ici !

– Incroyable mais vrai, je te dis, le temps est là, ce sont mes yeux, répliqua-t-il en plantant son regard dans le mien.

C'était vraiment deux montres-bracelets avec la date et l'heure. Il

me parlait dans le creux de l'oreille. Confidences. Chut ! et coup d'œil à droite, à gauche. Top secret. Il murmura :

– Écoute, c'est moi qui ai volé le Temps. Un jour, j'en ai eu marre de tout. Ça s'est passé dès ma venue au monde... Je te raconterai après, si tu veux. Un type s'est penché sur mon berceau. Maman était je ne sais plus où. Il voulait jouer avec moi, il voulait que je lui souris. Mais il m'énervait. Je ne le trouvais pas beau du tout. Il continuait à me faire des grimaces. Je voulais le tuer, ce type-là, mais vraiment le tuer, tu entends ? Je l'ai raté (il se croyait plus malin que moi). Alors je l'ai capturé², il était raide mort de peur, je l'ai traîné jusqu'ici. Le voici. Je l'ai mis en cage.

– Où ça ? demandai-je, en tombant des nues.

– Entre donc et regarde, dit-il le plus naturellement du monde.

J'ai fait un pas vers ce drôle de cagibi³ qui venait d'apparaître dans la chambre. Les murs étaient couverts de graffitis, de photos, de dessins de toutes sortes. Un chat noir partiellement tacheté de poils blancs parce qu'il était vieux se prenait pour le gardien de ce labo qui aurait aussi bien pu s'appeler « musée » ou « grotte historique ». Il remua la queue en signe de bienvenue. Il vint se frotter contre moi, fit le dos rond, puis alla se reposer dans un coin, fier et majestueux, ronronnant de bonheur. Ses yeux s'éclaircirent et il les ferma de moitié comme s'il n'avait pas envie d'écouter la conversation, rien que ça, écouter. Il me suivait non pas des yeux mais des deux oreilles menues et pointues, recouvertes d'un duvet gris. Il veillait sur son trône, entouré de ses propres photos, comme un vrai roi. D'ailleurs il se nommait Bamiti, ce qui signifie, m'expliqua l'Homme à lunettes : digne représentant des hommes. Ses photos étaient là, pêle-mêle, en couleurs, en noir et blanc, ses photos à tous les âges. Les photos de ses parents aussi et de ses grands-parents, mais son arbre généalogique s'arrêtait brusquement avec cette inscription laconique : « nos ancêtres sont encore là ».

En haut, à droite il y avait cette autre inscription en majuscules :

LA GUERRE.

Un vaste tableau était accroché en dessous. Avec de vieilles photos de la Première Guerre mondiale découpées dans des livres. Graffitis :

*Les hommes les plus malheureux de l'histoire du
xx^e siècle.*

Tirailleurs sénégalais. Les premiers hommes de

l'autre côté de la lune.

Puis à gauche, au milieu d'une dizaine de photos de guerre, le portrait d'un illustre inconnu. Légende :

En souvenir de Grand-pa, quelque part entre

*Bordeaux*⁴ et *Montauban*⁵.

Dans un coin, écrits en diagonale, comme légende de nombreuses photos en couleurs représentant des missiles Scud⁶ et Patriot⁷, des bombes de toutes les tailles, de toutes les formes, ces mots :

J'étais là, enterré dans le sable, je ne sais même pas pourquoi et j'attendais la fin du monde.

Le plafond du cagibi était une grande fresque qui s'appelait :

Drôles d'oiseaux

Ici, il y avait de très beaux dessins et des citations partout, des photos, plein de noms. Ma mémoire me revenait. J'ai pu en retenir quelques-uns. Les noms formaient un cercle, comme s'ils dansaient et se donnaient la main.



– Quel chien ? fis-je, à voix basse.

– Celui qu'on envoie souvent dans l'espace comme cobaye, tu n'en as jamais entendu parler ?

Curieusement, il n'y avait aucune femme parmi ces « drôles

d'oiseaux ». Je me suis dit : de deux choses l'une, ou bien l'Homme à lunettes a horreur des femmes ou bien il lui reste encore beaucoup à apprendre. Son tableau aurait pu être rempli de noms de femmes remarquables. Dommage, vraiment dommage !

Il savait sans doute ce que je pensais de son tableau mais il garda le silence.

J'admirais quand même ces « drôles d'oiseaux », ces hommes plus ou moins illustres que je ne connaissais pas encore, mis à part un ou deux noms que j'avais appris en classe. Ils étaient tantôt sympathiques tantôt franchement énervants. Et on avait envie d'être leur ami ou de leur demander ce qu'ils étaient venus faire ici. En tout cas, moi je les ai laissés dans leur tableau, sur ce plafond couvert de graffitis et j'ai continué mon chemin. J'avais presque fini de faire le tour du labo de l'Homme à lunettes. Je n'ai rien appris. Vraiment dommage. Mais quelques mots me sont restés dans la tête, des noms aussi. J'avais l'impression que la mémoire me revenait. Une autre découverte m'attendait dans un coin du labo.

Sur une petite table bleue, à l'angle du cagibi, il y avait un micro-ordinateur ZYX Futura avec un joli clavier en forme de cœur. Un disque dur d'une puissance de 240 méga (c'était écrit dessus) était un escalier conduisant à l'écran, le bureau de l'ordinateur. L'ordinateur était comme une pyramide mauve avec la tête en bas. Il y avait, juste à côté, une pile de disquettes, des paquets de logiciels, une demi-douzaine de souris alignées les unes près des autres.

– C'est ici que je vois le futur, m'expliqua-t-il, comme dans un microscope, je peux observer le présent et le passé aussi. C'est mon terrain de foot et mon champ de maïs, tout ça en même temps. ZYX Futura, c'est comme la clé du monde. Tu peux ouvrir toutes les portes avec ça.

Une drôle de machine, son ordinateur. Je n'en avais jamais vu de semblable. Je me demandais où il avait pu dénicher un jouet pareil.

– Tu pourrais le mettre en marche pour moi ?

Il hésita, vérifia si tout était bien connecté. J'ai dû insister :

– Juste une seconde, s'il te plaît !

Je vis apparaître un écran phosphorescent. Il a ouvert son disque dur et des tas de fichiers ont défilé devant mes yeux. Il y en avait des centaines, peut-être des milliers.

Catastrophes écologiques, la planète a chaud.

Navettes spatiales.

Des fusées dingues et dingues.

La vie des dinosaures.

Le patrimoine national en 2035.

Les premiers jeux Olympiques : 776 avant Jésus-Christ.

La chasse aux sorcières.

Les falaises de Bandiagara⁸.

SOS Éléphants.

La couche d'ozone va disparaître...

Je pris peur. La couche d'ozone ? Je me suis accrochée à son bras. J'avais envie de tomber.

– Ça va, arrête comme ça, m'écriai-je. J'ai déjà mal aux yeux. Je n'ai pas envie d'être myope, moi !

Pendant ce temps, il m'expliquait qu'il avait récupéré ce jouet pas comme les autres dans la poche du temps.

– Lorsque je l'ai terrassé comme je t'ai dit, je l'ai entraîné jusque dans ma chambre. Maman n'était au courant de rien. Et puis, ça n'a pas été facile, je te jure !

– Comment ça ? fis-je, intriguée.

– Si je te dis que cela a duré longtemps, longtemps, tu me croiras ?

– Bien sûr que je te crois...

– Il était lourd, lourd je te dis. Il est entré dans ma chambre exactement le jour de mon premier anniversaire.

– Tu en as de la mémoire, toi, tu te rappelles encore quand tu avais un an ?

– Bien sûr ! C'est ce jour-là, expliqua-t-il en s'approchant de moi et en murmurant dans le creux de mon oreille, c'est ce jour-là que le temps a vu que j'étais plus fort que lui et qu'il m'a autorisé à ouvrir ses poches...

– Ses poches ? Il avait des poches comme toi et moi ?

– Ouais... il avait des petits trucs plein les poches. Ils se sont mis à marcher, à s'envoler comme des papillons. Puis ils ont disparu par la fenêtre ouverte. J'ai pu récupérer une montre, un calendrier et l'ordinateur que tu vois là. Puis le Temps m'a dit adieu et il est parti comme un nuage. Il m'a dit de garder ces choses en souvenir de lui. Il m'a dit qu'il m'aime bien et qu'il ne m'oublierait jamais. Maman ne l'a pas vu sortir de la maison. Elle ne savait même pas qu'il était là depuis

longtemps, qu'il jouait avec moi tous les jours. Et qu'on avait même fait un pacte tous les deux pour voir qui serait le plus fort...

Il arrêta enfin l'ordinateur. Les murs du cagibi s'élargirent. Bamiti a ouvert un œil, il s'est levé, il a fait le dos rond, il était devant nous et il était notre guide jusqu'à la porte.

– Pourquoi ton labo devient un cagibi quand on est là et disparaît quand on s'en va ? demandai-je.

– Ça fait partie des accords secrets que j'ai signés avec le Temps ! dit-il en riant. Personne ne doit savoir que le Temps existe ici, qu'il a laissé des souvenirs chez nous. Personne, tu entends ? Surtout pas des grandes personnes, surtout pas nos vieux ! De toute façon, ils le croiraient pas, même si je leur disais la vérité vraie...

– Pourquoi à moi tu dis tout, tu me fais visiter ton labo ; tu ne sais même pas si je vais tout raconter partout ?

– Toi, c'est pas pareil... Tu ne diras rien. Parce que tu sais ce qu'est un secret. Tu diras même pas que t'es venue me voir. Je peux te faire confiance, t'as pas la figure de quelqu'un qui aime raconter des histoires, pas vrai ?

Je souris. Et je crois qu'on était vraiment complices tous les deux. Il a ajouté :

– Tu viendras me voir, n'est-ce pas, maintenant qu'on se connaît ? Si tu as envie de venir jouer à l'ordinateur, n'hésite pas. Tu trouveras la clé sous la porte. Je vais le programmer pour ça, tu n'auras même pas besoin de code pour entrer... À demain alors... Le Roi des arbres est en retard d'une heure. Il n'est pas encore là, ajouta-t-il.

– Normal ! Pour lui le temps n'existe pas, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je fais dans ce cas ?

– Tu attends jusqu'à ce qu'il vienne, moi je m'en vais. Salut ! dit-il en jetant un coup d'œil furtif à sa montre-bracelet.

L'Homme à lunettes retournait chez lui, dans son labo. Il m'avait raccompagnée jusqu'à la 16^e rue droite, angle du Soleil.

J'étais seule à présent et je devais tracer mon chemin, mais pour aller où ? Les enfants de l'île m'avaient tenu compagnie durant tout ce temps. Combien de temps ? Maintenant, j'avais la tête lourde. Je n'avais plus faim. Il n'y avait rien à manger et ça ne me disait rien.



Quelqu'un arrivait en courant. Il portait une chemise-pagne jaune et marron, un jean délavé, des sandalettes vertes. Il courait et les grains de sable amortissaient chacun de ses pas. C'était comme si je voyais des images d'un 400 mètres plat qui passent à la télé au ralenti. C'était le Roi des arbres, essoufflé mais heureux de courir comme ça. Je l'ai reconnu à mille lieues à la ronde. J'ai cru qu'il allait s'arrêter près de moi. Mais non. Il m'a remis un bout de papier comme s'il me passait le relais sur un stade, puis il m'a fait un signe de la main gauche et il a disparu en fonçant vers la plage. J'ai voulu le rattraper, je me suis mise à courir moi aussi, mais trop tard, il avait vraiment disparu. Et moi, j'avais l'impression de tomber dans le vide. Je ne sentais plus mes mains. J'ai dû faire un effort surhumain pour déplier le bout de papier.

C'était une lettre dans laquelle il me disait :

Chère Ozone,

J'ai cherché partout sur l'île les arbres que je devais te montrer. R.A.S. Figure-toi que je n'ai rien trouvé ! C'est dommage, vraiment dommage ! Je ne sais pas si tu avais déjà vu, toi, un pays sans arbres. Même en plein Sahara on en trouve dans les oasis. Ici, ce n'est pas encore le désert, mais il n'y a plus un seul arbre. Tu peux faire le tour de l'île, si tu en as envie, tu pourras constater par toi-même. Je crois que je suis un vrai faux Roi puisque je n'ai plus de royaume. Je te vois sourire. J'ai trouvé dans le Rectangle du Croissant de la Lune, près de la cour de l'école, trois pieds de canne à sucre mauve. Je ne te conseille pas de les goûter. Pouah ! L'intérieur est tacheté de rouge, et, la canne est plutôt salée. Ils ont enterré sur l'île des trucs, je ne sais quoi, des déchets qu'ils appellent. Alors tous les arbres ont commencé à perdre leurs feuilles, on les a coupés ou bien ils sont morts tout seuls, et toutes les herbes et tous les légumes sont malades. Voilà pourquoi le Jardinier (tu l'as vu en classe, n'est-ce pas ?) et moi, on se soutient moralement. Pour tout te dire, on s'ennuie mortellement. Il n'y a jamais rien d'intéressant à faire ici et on s'ennuie, on s'ennuie, on s'ennuie. Soit dit en passant, tu as intérêt à faire une fugue pour rentrer chez toi au plus vite !

Ton Roi sans arbres.

1- v. gambader « Mamadou gambadait, il sautait. »

2- v. capturer. Prendre, saisir ; capturer un malfaiteur, l'arrêter.

3- n. m. : pièce de dimensions étroites ; réduit.

4- nom propre : ville du sud-ouest de la France.

5- nom propre : ville du sud-ouest de la France.

6- n. m. : missile utilisé pendant la guerre du Golfe (1991).

7- n. m. : missile utilisé pendant la guerre du Golfe (1991).

8- Elles se trouvent au Mali, en pays dogon.

Épilogue

Mes mains s'alourdissaient comme des pierres et je tombais toujours dans le vide. C'était terrible. Je ne voyais plus rien. Je me demande si je n'étais pas devenue aveugle, ou bien avais-je tout simplement le vertige. Oui, c'était ça, j'avais le mal de l'air et je tombais toujours. Brusquement, je me suis retrouvée sur une surface plane. Qu'est-ce que je fais ici ? Je peux bouger les bras, ils sont moins lourds que tout à l'heure. Est-ce que je suis seule ? Dans quel pays ai-je encore débarqué ? J'entends des éclats de rire. Qui donc se moque de moi à cette heure-ci. Quelle heure est-il au fait ?

J'ai bougé un bras. J'ai pu déplacer mon corps. Quelqu'un était assis près de moi. Il me tirait la langue et je ne pouvais rien dire. Alors j'ai ouvert les yeux. N'klazi ! Encore lui, assis sur mon lit. Qu'est-ce que je faisais là ? Est-ce que j'avais vraiment rêvé ?

– Eh ! Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps-là ? demande-t-il.

– Quoi ! dis-je d'une voix caverneuse, qu'est-ce qui se passe ici ?

Il éclate de rire.

– Donc tu es vraiment réveillée, alors ? Tu n'es pas encore morte ?

J'ai envie de lui donner une bonne raclée (d'habitude, je le rate toujours, il est tellement malin).

– En tout cas, moi, je me suis bien régalé pendant que tu faisais semblant d'être malade.

– Quoi ? repliqué-je ne comprenant encore rien à ce qu'il me disait.

– Arrête de dire « quoi ? » comme une sottise !

Je veux me lever et le saisir par l'oreille. Je me sens tellement faible. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Est-ce que je suis vraiment malade ?

– Pendant que tu rêvais tranquillement (il sourit), j'ai mangé tous les toffees, toutes les cacahuètes. Hier soir, maman a préparé des crevettes sautées et j'ai mangé ta part puisque tu ne voulais pas te réveiller !

J'ai la bouche pâteuse. Je bâille comme si je revenais de loin, oui de

très loin. N'klazi se moque de moi. Il dit que j'ai eu très peur devant le frigo avant-hier au soir. Alors je suis tombée, je me suis évanouie. Maintenant, je me rappelle tout. Je me sentais déjà très mal quand je suis rentrée à la cuisine. Un début de palu ou quelque chose comme ça. Il paraît qu'on m'a même fait une piqûre. En tout cas, je n'ai rien senti. Heureusement pour moi, je dormais profondément.

– Est-ce que tu sais que tu n'as bu que de l'eau depuis deux jours ?

– De l'eau ? demandé-je.

– Oui, un bol de citronnelle, d'habitude tu n'aimes pas beaucoup ça.

Oui, maintenant ma mémoire est avec moi. C'est pourquoi je peux noter tous les épisodes de mon voyage sur l'île. Alors je me dis : il faut que je lui en mette plein la vue à ce petit chenapan qui n'arrête pas de me casser les pieds.

– Tu veux que je te dise vraiment ce que j'ai fait pendant ce temps ?

– Qu'est-ce que tu as trouvé de si intéressant pendant que tu dormais ?

Très sûre de moi, je lui réponds sans hésiter une seule seconde :

– J'ai tué le Temps !

– Toi qui ne peux pas tuer une mouche, tu veux que je te croie vraiment ?

– Attends un peu, tu vas voir. Assieds-toi là, je vais te raconter une histoire.

N'klazi n'en croit pas ses oreilles. Je lui dis que j'ai fait une fugue, il écarquille des yeux pas si petits que ça. C'est que mon voyage sur l'île l'intéresse drôlement, je pense. Il a envie d'en faire autant.

– Comment t'as fait pour aller là-bas ?

– J'ai tué le Temps, je te dis ! Tu ne me fais pas confiance ? Est-ce que je ne suis pas ta grande sœur ? Tu crois que je vais te raconter des histoires ? Pense donc très fort à l'endroit où tu veux atterrir et tu verras bien.

Pour une fois, je suis très fière de moi. Je peux battre mon petit frère sur son propre terrain. Je le vois qui fronce les sourcils, soudain :

– Dis, qu'est-ce que t'as mangé là-bas ?

Et moi, pas du tout affirmative :

– Pas de friandises, pas de cacahuètes, pas de crevettes, pas d'avocat, pas de beignets... rien, rien, rien !

– Dans ce cas, dit-il en se levant et en sifflotant, tu peux la garder, ton île pour toi. J’aime mieux rester ici...

Il sort de la chambre en claquant la porte. Mon rêve ne l’intéresse pas du tout. C’était prévisible, non ? Nous ne sommes pas sur la même longueur d’ondes, c’est vrai. Il se moque bien de tout ce que je fais. C’est dommage, vraiment dommage ! comme on dit là-bas.

Je veux garder mon île pour moi toute seule. C’est pour ça que, allongée sur mon lit, j’écris cette histoire, avant qu’elle ne disparaisse de ma mémoire. L’histoire de ma première vraie fugue (je ne sais même pas ce que ce mot veut dire, il paraît que c’est aller n’importe où et ne plus avoir envie de rentrer à la maison). Je voulais seulement sortir de la maison et aller plus loin, toujours plus loin. Mais quel bonheur de revoir la vilaine tête de mon petit frère. Je pensais tellement à lui que j’ai cru le voir, à un certain moment, dans mon rêve (il ne faut pas qu’il le sache, jamais, jamais !). Heureusement pour moi, il ne lira pas ce carnet, tant pis pour lui, il déteste la lecture, ce garnement...

Et toi,

si tu as aimé cette histoire,

formée de menues histoires

cousues comme un pagne n’zassa¹

donne-lui donc

le titre que tu veux.

¹- Puzzle ou patchwork. Le pagne n’zassa est celui formé à partir de plusieurs morceaux ou restes de pagnes. Il est fait de toutes les couleurs et ses dessins sont loin d’être uniformes.